

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 22 au 28 avril : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1993.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 30 avril 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} au du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 4 Mois: 18 fr. 1 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 4 Mois: 20 fr. 1 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

« Le plus court chemin mène dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS



LE ROI ACCLAMÉ PAR LES HÉROS D'ANZAC



LE GÉNÉRAL BIRWOOD ET SA FEMME



LA MASCOTTE
D'UN RÉGIMENT ZÉLANDAIS

UNE CÉRÉMONIE A WESTMINSTER A LA MÉMOIRE DES HÉROS DE GALLIPOLI. — Le 25 avril a eu lieu à l'abbaye de Westminster, une cérémonie à la mémoire des soldats morts à Gallipoli. 1.300 Australiens et 700 soldats de la Nouvelle-Zélande, blessés et convalescents, assistaient au « Memorial Service ». Le roi George V, qui assistait à la cérémonie, avait adressé aux gouverneurs de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande un message où il était dit : « Rappelez à mon peuple que je me joins aujourd'hui à l'hommage solennel rendu à ses héroïques fils morts pour la patrie. »

A bâtons rompus

Il est toujours agréable d'apprendre que la Chine a un nouveau ministère. On ne sait pas au juste pourquoi l'ancien est tombé; ce doit être pour des chinoïseries; quant aux motifs qui ont déterminé la composition du nouveau cabinet, les Chinois diraient que ce sont des françaiseries que cela ne nous surprendrait qu'à moitié.

Mais il est bien amusant de penser, en lisant ces nouvelles de Pékin, que les grands philosophes du XVIII^e siècle ne manquaient pas une occasion de donner la Chine en exemple à notre pays et d'opposer la sagesse des Chinois à notre folie; il faut croire que ces grands philosophes se fourraient philosophiquement le doigt dans l'œil, ou que les Chinois ont bien changé depuis Voltaire.

Ces braves gens — ce sont les Chinois que je veux dire — ignoraient les beautés du régime parlementaire et croyaient que le seul siège qui convint aux bavards était, non un siège législatif, mais un simple pal; ils n'ont eu de cesse qu'ils ne se fussent donné une Constitution! Et maintenant qu'ils ont une Constitution, ils jouent à renverser des ministères au lieu de jouer aux quilles en buvant de l'eau de riz dans des tasses de porcelaine de Chine fabriquées en Allemagne.

Pauvres diables jaunes! Je voudrais savoir assez de chinois pour traduire en cette belle langue et répandre à des millions d'exemplaires dans le Celeste Empire un dialogue que j'ai entendu hier entre deux bons Parisiens qui humaient à pleins poumons l'air embaumé de goudron et d'huile minérale dont se parfument les Champs-Élysées en ces beaux jours de printemps.

PREMIER PARISIEN. — Ne vous sentez-vous pas plus léger?

SECOND PARISIEN. — Si fait. Il me semble qu'on m'a ôté la Tour Eiffel des épaules.

PREMIER PARISIEN. — Parbleu! Les Champs-Élysées sont en vacances!

Toutefois, je dois ajouter que je viens de rencontrer un homme vêtu d'une robe bleue ornée de bandes de soie noire, et que cette vue m'a donné une idée qui pourrait bien rendre un peu de gaieté au hideux sourire de notre brave sinophile Voltaire.

— Pourquoi, me suis-je dit, pourquoi nos députés n'inviteraient-ils pas les Chinois dans le port de cette queue de cheveux qui est leur plus bel ornement? On a longtemps cherché un moyen de limiter la durée des discours. Ce moyen, il est là, dans la queue qui orne la tête des Chinois. Supposez nos députés munis d'une queue pareille. Le règlement de la Chambre porterait qu'au moment où l'un d'eux monte à la tribune, le président de l'assemblée prend dans la main droite l'extrémité de la longue anguille pileuse qui frétille dans le dos de l'orateur. Et, dès lors, tout le monde saisit le fonctionnement du système. Dès qu'un orateur a atteint la limite raisonnable d'un discours, M. Deschanel donne une petite secousse à l'anguille. Si l'orateur ne prend pas garde à cette invitation, M. Deschanel tire plus fort. Si l'orateur persiste encore, M. Deschanel passe le bout de l'anguille sur un petit treuil qu'il a toujours à portée de la main, il fait fonctionner le treuil, et l'on voit soudain l'orateur soulevé de terre, battre l'air de ses bras, n'ayant plus de voix que pour crier: « Oh! là là! c'est-il bête de vous tirer les cheveux comme ça! »

Ce système est très séduisant, mais il ne serait pas applicable à tout le monde.

D'ailleurs, soyons justes. Nous nous plaignons volontiers des députés, mais quand ils ne sont pas en session depuis une semaine ou deux, il nous manque quelque chose, ne fût-ce que l'occasion de les blâmer.

Il y a là, au bout du pont de la Concorde, une espèce de ménagerie toute pleine de bœufs émissaires. Tout ce qui nous arrive de fâcheux, nous le leur mettons sur le dos, et nous en sommes aussitôt soulagés. Nous ne nous disons pas que si nous ne sommes pas satisfaits de ces messieurs, nous pourrions les choisir autrement.

Nous les blâmons, mais si nous apprenons qu'il va y avoir une séance orageuse, nous remuons ciel et terre pour y assister, et nous nous croyons très supérieurs à ceux qui ne réussissent pas à se montrer à ces solennités. Une Parisienne qui a vu, de ses yeux vu, renverser un ministère, est heureuse comme si elle avait pu se faufiler à la répétition des couturières d'un théâtre à côté.

Et pour peu que nous attrapions une contravention pour excès de vitesse, ou que nous ayons des difficultés avec un percepeur, nous disons: « Il faut en parler à notre député. »

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a des gens qui ne sont jamais contents. Je ne les désapprouve point en principe: n'être jamais content, cela s'appelle, en termes nobles, avoir l'esprit critique. Cet esprit est d'ailleurs assez commun en France et n'est pas une mauvaise chose quand on y ajoute le sens de la décision, ce qui est plus rare.

Ces gens nous disent: « On est en ce moment disposé à croire que l'Allemagne cédera aux Etats-Unis sur la question de la guerre sous-marine. Bon. Mais alors, elle dira à ces mêmes Etats-Unis: « En échange de notre longanimité, retournez-vous contre l'Angleterre en vous unissant à l'Espagne, à la Hollande, aux pays scandinaves, à tous les pays neutres qui ont des bateaux sur la mer. Et demandez à l'Angleterre d'adoucir les conditions du blocus qu'elle inflige aux Empires centraux. » Adoucir ce blocus, c'est pratiquement le rendre inefficace. Et alors, qu'est-ce que les Alliés auront gagné à l'intervention du président Wilson? »

On pourrait se contenter de répondre qu'ils y auront gagné la baisse du fret, ce qui fera diminuer le prix du charbon et de beaucoup d'autres choses, ce qui n'est pas indifférent. Mais de plus il convient de remarquer que la question du blocus et celle de la guerre sous-marine ne se ressemblent pas.

La question de la guerre sous-marine comporte un problème de droit international et une affaire d'humanité. Les sous-marins, ne pouvant conduire leurs prises jusqu'à un port allié ou neutre, sont obligés de les couler. Et comme, s'ils étaient vus, ils pourraient être coulés eux-mêmes, ils coulent sans avertissement. De là des pertes de vies innocentes, de vies de neutres, de vies américaines. On imagine donc difficilement une formule de droit international s'accordant avec ce « travail » des sous-marins.

La question du blocus n'est qu'une question de droit international et non une question d'humanité. Il s'agit de savoir si les navires de guerre alliés peuvent confisquer la contrebande de guerre faite par colis-postaux — le cas n'a pas été prévu par les règles actuelles — et conduire les navires soupçonnés de contrebande jusqu'au plus prochain port pour y être visités, au lieu de faire cette visite sur place, en pleine mer, comme cela se pratiquait auparavant.

Et M. Wilson, juriste, mais homme de bon sens, doit trouver que ce n'est pas grand-chose.

Pierre Mille.

C'est de temps en temps que les horloges parisiennes — pneumatiques, municipales ou privées — sont atteintes de ce singulier cafard qui leur retire tous leurs moyens. Cette fois, la crise dure plus longtemps qu'à l'ordinaire et sans doute faut-il attribuer cet arrêt presque général des aiguilles sur les cadrans de la rue à cette fâcheuse indécision qui règne entre Sénat et Palais-Bourbon, touchant la question de la réforme de l'heure.

« Dans le doute, abstiens-toi », dit le vieux proverbe, dont les horloges parisiennes font — si l'on peut dire en une image un peu forcée — leurs choux gras.

Le malheur est que ceux d'entre nous qui, fatigués de casser leurs montres en ont définitivement vidé leur gousset, ne savent plus où chercher midi. Tel cadran marque six heures à dix heures et tel autre onze heures à deux heures moins le quart.

Ah! si nous n'étions pas en régime d'union sacrée! Nous recommanderions alors, à titre strictement théorique d'ailleurs, cet excellent procédé par lequel les Américains d'une ville de l'Etat d'Ohio viennent de prouver leur mécontentement, en présence du « détraquage » de leurs pendules de carrefour. Un matin, toutes celles qui ne donnaient pas l'heure juste ont été criblées de balles de browning par des passants d'humeur peu accommodante. Depuis, réparation faite, c'est admirable de constater comme les aiguilles tournent selon l'exacte loi du soleil!

Une petite scène très parisienne vient d'avoir pour théâtre la cour du Palais-Royal, tandis que, sous l'œil vigilant de M. Dalimier, les pompiers noyaient avec conscience les paperasses échappées à l'incendie de la rue de Valois. Un de nos vieux

gouvernants, spécialisé dans l'agriculture, assistait lui aussi « en ami » à l'extinction du sinistre, et qu'il entendait répéter, en se frottant les mains:

— Un « écobu »! Un « écobu »!

— Qu'est-ce que les « écobus », monsieur? demanda, intrigué, l'un des pompiers, à qui le péril couru par les vieux dossiers de la Cour des comptes laissait toute sa tête libre.

Le vieil homme d'Etat ne se fit pas prier:

— Des écobus, mon brave? Ce sont des fiers qu'on allume à la campagne au milieu des ronces et des mauvaises herbes, quand on ne peut pas s'en débarrasser autrement. A époques fixes, les écobus font place nette, ici sur un talus, là dans un champ. Le petit incendie qui vient de nettoyer les sous-sols du sous-secrétariat des Beaux-Arts, ces caves recelant de précieux dossiers, m'a rappelé un écobu je ne sais trop pourquoi!

Ayant dit, le vieil homme d'Etat, toujours se frottant les mains, est allé rejoindre M. Dalimier. Peut-être lui a-t-il parlé d'un petit projet de loi tendant à introduire les écobus dans les bureaux. Ce serait sans nul doute le meilleur remède à la bureaucratie!

Le 13 avril dernier, nous publions un écho qui nous attirions l'attention sur le peu d'agrément d'un immeuble récemment édifié au Boulevard. Par infortune, il se trouva que cette construction, en notre écho, fut confondue avec une autre maison de rapport, mitoyenne, et bâtie peu de temps après la première.

Rétablissons donc la vérité. Il y a deux maisons côte à côte: l'une boche, l'autre française. Toute la parure décorative de cette dernière est empruntée à des exemples célèbres de notre art Louis XVI. Que le propriétaire français de la maison française soit assuré qu'il ne peut y avoir de confusion.

Dans le salon de la femme d'un de nos généraux les plus en vue, on parle fréquemment de la victoire et du retour triomphant de nos soldats.

Et comme, l'autre jour, pour la cent et unième fois, on y développait ce thème, une des visiteuses crut devoir faire une allusion discrète autant qu'aimable à la place d'honneur qui serait réservée aux femmes des généraux dans la tribune officielle.

La maîtresse de maison est aussi réservée dans ses manières que dans ses propos; mais, émuouillée par la perspective d'une telle journée de gloire, elle risqua une boutade charmante:

— Ah! répondit-elle, c'est bien ennuyeux que je sois obligée de m'installer dans cette tribune officielle. J'aurais tant aimé grimper sur un arbre des Champs-Élysées pour voir passer mon général!

Connait-on l'origine du nom singulier des Coldstream Guards, dont les musiciens sont en ce moment nos hôtes?

Alors que les quatre autres régiments des gardes à pied du roi George s'intitulent simplement les grenadiers, les gardes écossais, les gardes irlandais et les gardes gallois, celui des Coldstream Guards porte un nom qui est tout un souvenir historique.

C'était à l'époque troublée qui suivit la mort de Cromwell, l'autorité du Parlement était battue en brèche. Le général Monk, ancien partisan de Cromwell, se trouvait alors en Ecosse, qu'il avait pacifiée. Loïn de faire cause commune avec les rebelles, il résolut d'aller au secours du Parlement et de restaurer la monarchie. A la tête d'une petite armée de troupes fidèles, il franchit, le 2 janvier 1660, la Tweed, rivière frontière de l'Ecosse et de l'Angleterre, et ce fut au village de Coldstream qu'il passa son Rubicon. Ses troupes ne furent bientôt plus connues que sous le nom de Coldstreamers, et quand l'autorité royale rétablie, la petite armée fut licenciée, un seul régiment fut conservé. Sous les ordres de Monk, il devint régiment des gardes et porta le nom de régiment du Lord général (titre de Monk). Mais le surnom populaire lui demeura, et dix ans plus tard, en 1670, il devint le nom officiel des Coldstream Guards.

Pour être consciencieusement servi.

Plus que jamais, dans les circonstances actuelles, c'est AU CHATELET, ET ALLEZ FRÈRES, que doivent s'acheter les articles de ménage, lessiveuses, fourneaux et meubles de cuisine, baignoires, glacières, outillage et meubles de jardin, grilles, marquises, poulaillers, couveuses, articles d'arrosage, stores.

Port franco dès 25 francs.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT FIN D'ÉTAPE

Le régiment n'avance plus : il piétine, comme un troupeau las, il se traîne. Engourdis par la fatigue d'une longue journée de marche, les hommes sont sans parler, la tête basse, écrasés sous le sac.

Bercé par le bruit cadencé des pas sur la terre gercée, on va, l'esprit brumeux, les jambes lourdes, sans rien voir devant soi qu'une masse noire qui bouge, hérissée de fusils. Infatigables, quelques voix invisibles racontent des choses à des camarades indifférents. On marche...

A la pause, on n'a même plus le courage de former les faisceaux. On se jette sur le dos sans débouler le sac, qu'on remonte jusque sous la nuque, comme un oreiller. Et, le fusil entre les jambes, on s'assoupit.

On ferait peut-être mieux de rester debout : quand il faut repartir les pieds vous font plus mal et le sac est plus lourd.

— C'est l'idée ne nous avoir... trois cents cartouches !

— Et leurs vivres de réserve. Faut avoir du riz pour nous faire porter ça. Un sachet de riz auquel on n'a pas le droit de toucher et des biscuits qu'on ne mange jamais... Tu vas voir que ta saleté de potage salé se sera encore écrasé dans mes chemises.

— On voit bien que c'est pas eux qui le portent. Puis, on se fatigue de grogner, on baisse la tête, on marche, on marche... Le régiment ne va plus que par à-coups, par cahots... — Ça casse les jambes de marcher comme ça — et l'un qui marche tout dormant va se jeter, le nez en avant, dans le sac du sergent.

Au loin — combien, 5 kilomètres, encore une heure! — sur toute la ligne, les fusées creusent dans la nuit épaisse leur tranchée blanche. Une étoile éclate, une étoile meurt... Mais le ciel n'allume pas les siennes, ce soir. Quelle nuit! Je parie qu'il va pleuvoir. On serait joli dans les boyaux!

Tiens! un pays... On longe quelques maisons basses dont les volets bien clos ne laissent passer qu'une raie dorée — une lampe, du feu, qu'on voit être bien! Puis on arrive sur la place, toute noire, avec de gros arbres qui grelottent de froid. Encore un coin qui est bien repéré : la façade de la mairie est crevée en plein milieu et la maison du boulanger n'a plus qu'un toit à claire-voie, ses tuiles envolées devant l'obus comme une nichée de pigeons rouges. La poste est éventrée et elle regarde la place obscure avec des yeux d'effroi, des yeux sans vitres, tout noirs.

Mais voici que dans l'ombre on entend comme un bourdonnement de voix, puis on aperçoit vaguement des groupes d'hommes, derrière des faisceaux. C'est un régiment qui part pour l'arrière. Veinards!

En nous entendant venir ils se sont levés et s'approchent, curieux. Dans l'ombre, des voix se questionnent.

— Quel régiment?

— Sept-quatre, de Rouen... C'est vous qui nous relevez?

— On sait pas... Ça chauffe par ici?

— Ça dépend des jours. Beaucoup de torpilles.

— Les gourbis sont solides?

— Faut pas s'y fier, et il pleut dedans.

— Combien qu'on vend le pinard?

— Quatorze sous le rouge. Il ne vaut que dalle.

— On est loin des Boches, en première ligne?

Quand il sait tout cela — la distance de l'ennemi, la valeur des gourbis et le prix du vin, — le soldat se moque du reste. Et celui qui arrive à plus rien à apprendre de celui qui s'en va.

Nous traversons de régiment arrêté, coulant comme une eau sombre entre deux berges noires. Les Parigots, qu'on reconnaît à l'accent, lancent des blagues, toujours les mêmes.

— Hé! les gars, on s'est fait « poirer » deux fois; c'est vous qui allez les reprendre...

— Ou bien ?

— T'en fais pas, mon pote, c'est un bath coin pour l'avancement; vous allez tous gagner la croix de bois.

La marche est plus aérée, tout le monde parle, on entend rire. Les autres nous regardent sous nez, comme s'ils cherchaient un ami dans nos rangs. Et toujours, noyés dans l'ombre, des hommes s'interpellent, sans se voir.

— Quelle compagnie?

— Compagnie du gaz! répond un de chez nous, tout à voix gouaille.

Allez, le régiment est réveillé...

Roland Dargelés.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior », sous conditions spéciales à ses bureaux

La bataille de Verdun

Plusieurs attaques allemandes
sont encore repoussées

Comme nous le faisions prévoir, l'ennemi ne peut se décider à abandonner franchement l'entreprise de Verdun. Il vient encore de tenter des attaques sur plusieurs points de nos lignes, sans aucun succès.

Au nord de la cote 304, ses préparatifs d'assaut ont été aperçus par nos observateurs. Les troupes qui commençaient à se masser dans les boyaux pour en bondir au signal donné ont été attaquées elles-mêmes à la grenade et se sont dispersées.

Sur la rive droite, deux attaques ont été prononcées contre les deux extrémités de notre ligne du plateau de Douaumont. La plus forte était celle de l'ouest, qui visait nos tranchées voisines de la ferme de Thiaumont. Malgré un violent bombardement, malgré les tirs de barrage destinés à couper la tranchée de première ligne de la tranchée de soutien, malgré l'emploi méthodique des liquides enflammés, cette attaque a été arrêtée net par nos feux.

L'autre attaque, qui s'est produite à la même heure entre Douaumont et Vaux, a eu le même sort.

Ce n'est pas encore de ces opérations, d'ailleurs toutes locales, que les Allemands pourront extraire le bulletin de victoire qui leur serait aujourd'hui si nécessaire. A tous ceux d'entre eux qui n'ont pas perdu tout bon sens, l'offensive de Verdun ne peut apparaître que comme une mauvaise affaire. Mais ils ne savent comment s'en dégager honorablement, et leur embarras se manifeste chaque jour davantage.

Jean Villars.

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

L'Allemagne prend son temps

LA HAYE, 25 avril. — Les informations de Berlin restent dubitatives quant à la réponse de l'Allemagne. On tient pour possible que l'envoi de la réponse à Washington soit retardé jusqu'à la seconde moitié de la semaine prochaine.

Les journaux allemands enregistrent le fait que la presse américaine oppose une froideur et une réserve extrêmes à leurs avances. De là une lendence à la reprise du ton belliqueux de la semaine dernière.

Se déclarant indignée du calme extraordinaire avec lequel la presse allemande commente la note américaine, la *Kreuz Zeitung* ajoute :

« En vérité, ce n'est pas une raison parce que nous sommes bons et patients pour que nous ne puissions trouver dans notre langue aucune expression pour qualifier l'impertinence de l'acte d'un Etat qui se prétend neutre et qui ose espérer qu'après vingt mois d'efforts et de succès nous abandonnerons notre arme la plus redoutable dans notre lutte contre l'Angleterre. »

VOIR EN DERNIÈRE HEURE :

Le général Townshend réduit à capituler à Kut-el-Amara



M. KYRIACOS VENIZELOS

Le fils aîné de l'ancien président du Conseil hellénique est notre hôte, comme nous l'avons dit. Il vient d'être attaché à la légation de Grèce à Paris.

Ayuntamiento de Madrid

EN IRLANDE

L'échec des rebelles est certain

Quelques détails rétrospectifs

LONDRES, 29 avril. — On possède maintenant un ensemble de renseignements assez complet pour permettre de se rendre compte de la façon dont l'émeute s'est déclarée et s'est emparée d'une partie de la ville surprise.

Les différents récits ne présentent pas toujours une concordance parfaite : mais les contradictions, plus apparentes que réelles, tiennent évidemment à ce que les témoins croyaient que les faits auxquels ils assistaient étaient le point de départ du soulèvement, tandis que d'autres opérations s'accomplissaient dans le même moment sur d'autres points de la ville.

De là vient, par exemple, que, selon les uns, l'émeute commença par une excursion de six cents hommes qui paraissaient être d'inoffensifs promeneurs et se transformèrent tout d'un coup en in-



SIR JOHN REDMOND

Député irlandais, chef du parti nationaliste, qui a désavoué la tentative de Dublin en la qualifiant de trahison envers l'Irlande.

surgés, tandis que suivant une autre version, l'acte initial fut l'œuvre de la garde municipale qui, à l'issue d'une revue, attaqua un détachement de troupes qu'elle rencontra.

Quoi qu'il en soit, les émeutiers s'emparèrent d'abord du bureau central des postes, d'où le personnel fut chassé sous la menace des baïonnettes et du revolver. Ils coupèrent les communications téléphoniques et télégraphiques. Le drapeau vert du Sinn-Fein fut hissé sur le bâtiment.

A Stephens-Green, grand jardin sur la pente d'une colline, ils s'emparèrent de plusieurs maisons et se retranchèrent dans le parc. Toutes les automobiles qui passaient étaient arrêtées. On tira sur les chauffeurs sans avertissement.

Près de la caserne de Porto-Bello, un café occupé par les rebelles fut repris avec l'aide d'une mitrailleuse. Toute la journée et la soirée de lundi, la fusillade continua.

Les rebelles s'étaient emparés aussi du collège des Médecins et du collège des Sciences, de deux stations de chemin de fer, de plusieurs bâtiments publics.

Les trains furent arrêtés dans les gares, les rails arrachés en plusieurs endroits, le personnel chassé.

A l'entrée de Grafton Street, ils établirent une forte barricade. Ils s'emparèrent aussi des bureaux du *Daily Express* et du *Evening Post* et, de tous les immeubles en leur possession, ils tiraient sur les policiers, quelquefois sur les passants.

Lundi soir une grande partie de la ville était en leur pouvoir, et jusque-là, ni la police, ni la troupe ne furent en état de tenir contre eux. Quant au public, il leur est hostile, mais n'osait le manifester.

La répression

C'est seulement vers la fin de la journée de mardi que la répression se fit sentir avec une certaine force et aussi avec succès.

Les opérations commencèrent contre le hall de la Liberté, quartier général des Sinn-Feiners, où, depuis le commencement, flottait le drapeau vert.

Deux canons de campagne furent amenés ; au bout de cinq minutes et après quarante coups tirés, le bâtiment était en ruines.

Les rebelles s'échappèrent par une porte de derrière. Les soldats emportèrent les ruines d'assaut en poussant des acclamations. Vers midi, un café

fut également pris d'assaut. Les prisonniers faits furent emmenés dans les casernes.

Dans l'après-midi tous les cafés étaient fermés. Mercredi soir, l'écrasement de la rébellion n'était plus qu'une question d'heures.

Les rebelles sont au nombre de 8.000 selon une estimation, de 2.000 selon d'autres calculs. Actuellement 100 d'entre eux sont prisonniers.

Les rebelles qui occupaient Saint-Stephens-Green ont été chassés à coups de grenades.

On compte jusqu'à présent une centaine de tués parmi lesquels plusieurs femmes et enfants.

Appréciation officielle de la situation

Un communiqué officiel du maréchal French, commandant les troupes de l'intérieur du Royaume-Uni, donne un aperçu de la situation dont le sens est que l'émotion tient encore à Dublin, et que, dans les provinces, les tentatives diverses sont peu menaçantes. Voici les termes de ce communiqué :

« Les opérations militaires tendant à la suppression de la rébellion à Dublin continuent d'une manière satisfaisante. Ce qu'il faut qualifier les forces organisées des rebelles sont groupées en quelques endroits, dont le principal est le district de Sackville-Street, où le quartier général des rebelles semble être le bureau central des postes. »

« Le cordon de troupes entourant le district s'est resserré, les rebelles en cet endroit tirant seulement derrière leurs barricades. »

« On continue à tirer des maisons où les rebelles sont établis en divers endroits de la ville, surtout au nord-ouest du Palais de Justice, qui est toujours au pouvoir des rebelles. »

« Se débarrasser des tirailleurs est un travail très long. »

« Le 27 courant, de grands dégâts ont été causés par des incendies. Un grand incendie brûlait toujours dans Sackville-Street. »

« Dans les autres parties de l'Irlande, les principaux centres de troubles sont les comtés de Galway et d'Enniscorthy. »

« Des troubles sont signalés à Kilmarnock et à Glasgow. Les autres parties de l'Irlande sont calmes. Les messages reçus indiquent que les troubles ont un caractère local. »

Sir John Redmond blâme les rebelles

LONDRES, 29 AVRIL. — Sir John Redmond, interviewé, a déclaré que sa première impression, lorsqu'il apprit la rébellion irlandaise, fut de l'horreur, du découragement, presque du désespoir.

« La rébellion, ajoute sir J. Redmond, est l'œuvre d'un groupe malintentionné installé aux Etats-Unis, qui essaie de faire tirer les marrons du feu par l'Irlande au profit de l'Allemagne. Il y a toujours des gens pour contester le droit de l'Irlande à choisir sa politique. Cette rébellion est moins une trahison envers les Alliés qu'envers le « home rule ». L'Allemagne a organisé et subventionné le complot ; mais le complot a échoué. La majorité des Irlandais reste calme, ferme, unie. »

LA REVOLUTION CHINOISE

LES INSURGÉS DU SUD proclament Li-Yuan-Hong président



SHANGHAI, 27 avril. — Les chefs des provinces insurgées du Sud ont reconnu le vice-président Li-Yuan-Hong comme président de la République chinoise.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Samedi 29 Avril (636^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, un coup de main exécuté au cours de la nuit au nord du Four-de-Paris, nous a permis de nettoyer une tranchée adverse et de ramener quelques prisonniers.

Sur la rive gauche de la Meuse, hier vers 17 heures, les Allemands se sont massés dans les boyaux au nord de la cote 304 en vue d'une action sur nos lignes. Attaqué aussitôt à la grenade, l'ennemi n'a pu déboucher et s'est dispersé. Notre artillerie a fait sauter un dépôt de munitions dans la même région. Pendant la nuit, bombardement de l'ensemble du secteur, particulièrement vif dans les régions d'Avocourt, d'Esnes et de la cote 304.

Sur la rive droite, hier en fin de journée, après une violente préparation d'artillerie dirigée sur nos premières lignes et un tir de barrage de grande intensité, les Allemands ont lancé une attaque avec emploi de liquides enflammés, sur nos tranchées à l'ouest de la ferme Thiannont. Facilité par nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses, l'ennemi a été repoussé avec de fortes pertes. A la même heure, une attaque sur nos positions entre Donnemont et Vaux a été également arrêtée par nos feux. Sur cette partie du front, le reste de la nuit a été relativement calme.

En Lorraine, nous avons repoussé une forte reconnaissance ennemie devant le bois Banl, sud de Domèvre.

Dans les Vosges, une petite attaque allemande à la grenade sur une de nos tranchées de la Chapelotte a été arrêtée net par nos tirs de barrage.

VINGT-TROIS HEURES. — La journée n'a été marquée que par des actions d'artillerie, particulièrement vives en Belgique (sud de Bixchoote) et en Argonne, dans le secteur au nord de la Harazée.

Dans la région de Verdun, l'ennemi a bombardé nos positions du bois d'Avocourt, de la cote 304, la région au sud d'Haudremont et les secteurs du pied des Côtes de Meuse. Notre artillerie a partout contrebalancé les batteries ennemies.

Une de nos pièces à longue portée a raonné, en gare d'Heudicourt (nord-est de Saint-Mihiel), un train, dont plusieurs wagons ont été détruits.

LA GUERRE AERIEENNE

Dans la nuit du 28 au 29 avril, une de nos escadrilles a bombardé une usine en pleine activité, à Hayange (Lorraine annexée) et des bivouacs à l'est d'Azannes. Cette opération, exécutée en dépit d'un vent très violent, constitue le centième bombardement effectué par la même escadrille.

Échec autrichien sur la Strypa

PÉTROGRAD, 28 AVRIL. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région du village de Chinorha, à l'ouest de Drinsk, nous avons progressé de nouveau quelque peu.

Au nord du lac de Brariaty, notre artillerie a abattu un avion ennemi qui est tombé en arrière des tranchées de l'adversaire.

Les hydravions allemands ont jeté une trentaine de bombes dans la région du village d'Ostroski, au nord-est de Stalitz, tuant quelques prisonniers autrichiens.

Dans la région de la rivière Strypa, au sud-ouest de Turnopol, nos troupes se sont approchées, sans être aperçues, des Autrichiens qui travaillaient sur une hauteur à l'est de Bogdanovetz ; elles les ont attaqués à la baïonnette.

Après avoir fait irruption dans les tranchées ennemies, nos soldats ont passé à la baïonnette une partie des adversaires après un corps à corps ; ils ont fait prisonniers un officier et 82 soldats ; après quoi, ayant détruit les travaux de l'ennemi, ils se sont retirés. Vers cinq heures du matin, l'ennemi a pris lui-même l'offensive dans cette région, mais

il a été repoussé par notre feu et une partie de ses troupes a été mise en fuite. Il nous a abandonné des prisonniers, six Autrichiens valides et 20 blessés.

Nous avons fait prisonniers, au total, douze officiers et 98 soldats autrichiens. Nous sommes emparés de cent onze fusils, de caisses de grenades à main et de nombreux riels.

FRONT DU CAUCASE

Au sud-ouest de la région d'Erzeroum, les troupes ont repoussé les Turcs. Dans la région de Bitlis, nos troupes ont progressé encore en direction du sud.

Encore une anecdote sur von Hæsel

Est-il encore temps de rapporter un trait d'humour du feld-marchal von Hæsel, que l'on peut se procurer gratuitement ?

Un de nos amis se promenant un jour à Soudain, il aperçoit un petit vieux, à tête de demoiselle renfrognée, et qui portait la tenue d'un véritable prussien. Il se tenait immobile, les mains derrière le dos, montant la garde à côté d'un vieillard posé sur le trottoir. C'était le feld-marchal en personne. A distance, il amusait l'attente...

Soudain, surgit un troupière à casquette, suivi d'une grosse dame suante. Hæsel s'écrit : « Madame, l'empereur a des soucis, ne sont pas des porteurs de malheur. L'honneur de votre mari doit servir son empire, ne faire vos courses. Je vous ai envoyé chercher pour que vous ne l'oubliez pas ! Prenez votre panier, madame, c'est votre affaire et toi, mon garçon, rentre à la caserne. »

Le trio se dispersa : le feld-marchal, les deux mains derrière le dos, l'ordonnance et la dame éclatant dans sa peau !

SOUSCRIPTION

pour les réformés de la guerre et les soldats convalescents

Nous ne devons jamais oublier ceux qui ont cessé d'aider ceux de nos enfants pour le plus noble des devoirs, et qui ont fait leur vie ou leurs forces d'avenir.

GENERAL

QUATRIEME LISTE

Société Westinghouse
MM. Gutmann
Oliven Clegg
Gaut et Blanche
Lopie
Legentel
Grands Moulins de Corbeil
M. Robert Daney
MM. Monibau, Fayard et Cie
Delachaux
Union (Incendie)
MM. Michel Lazard
Rahmann
François de Castéja
Van Varsveld
Phadec de Lavelade
De Barthélemy
Moritz
Goupillat Marechal
Harrison et Grignon
Pierre Bas
Basel Pael
Bransteln
Strauss
Markay
Marquis
Audraull
Martin
Compagnie Française d'Afrique
MM. Georges Heines
Brandt-Fouffere
Compagnie d'Acétylène
MM. Salle
A. R.
Sorel
Keller
Mme veuve Paget
MM. Bauhiel
Menné
Société Oerlikon
M. Vergé
Société de construction d'appareils de levage
MM. Alfred Robert
Cosheim
Cerf
Viguier
Michell
Mlle M. L. Duarte, Liverpool, 5 liv. st.
Un Blidén
M. Smith

Total.....

Total des listes précédentes.....

Total général.....

DERNIÈRE HEURE

Le général Townshend réduit à capituler à Kut-el-Amara

LONDRES, 29 avril. — La ministre de la Guerre communique la note suivante :

Après une résistance qui a duré 143 jours et qui a été conduite avec une ardeur et une bravoure remarquables, le général Townshend a été obligé de se rendre à Kut-el-Amara par suite de l'épuisement des provisions.

Il avait préalablement détruit ses canons et ce qui restait de munitions.

Les forces qui étaient sous ses ordres se composaient de 2.970 hommes de troupes britanniques, des sapeurs et d'environ 8.000 hommes de troupes indiennes.

Communiqué britannique

LONDRES, 29 avril. — Ce matin, l'ennemi a tenté de pénétrer dans les tranchées au nord de Rochin, après une explosion de cinq mines et un bombardement ; il a été repoussé.

Le succès aérien a été considérable ; il y a eu quatre avions ennemis ; quatre avions anglais ont abattu huit avions allemands volant en formation.

Des sommets entrés en coin au milieu des Allemands, après un combat de dix minutes.

Quatre avions ennemis ont été abattus ; l'un a atterri dans un champ labouré. Un de nos avions a été touché, mais nous n'avons subi aucune perte.

En cours d'un autre combat, on croit qu'un avion ennemi a été abattu.

Communiqué italien

ROME, 28 avril. — Sur tout le front du Trentin, l'activité s'est limitée en général à des actions d'infanterie.

Dans le val Sugana, nous avons repoussé de plusieurs attaques contre la partie du front depuis le col Goll jusqu'au fond du Vallon.

Dans le bassin de Pizzo, après un violent feu d'infanterie, l'infanterie ennemie a tenté une attaque contre nos positions de Ravilaz, que nous avons arrêtée par nos tirs de barrage.

attentats allemands aux États-Unis

Huit Allemands déferés à la justice

NEW-YORK, 29 avril. — Le grand jury fédéral a accusé huit Allemands pour avoir essayé de placer des bombes à bord des navires portant des munitions pour les Alliés ; le docteur Walter Scheele, qui serait chef du complot, a été mis en accusation, mais il a disparu. L'accusation de lettres enjoignant aux membres du parti de ne pas soutenir la politique sous-marine du président Wilson a cessé brusquement, et que quelques membres eurent annoncé hier à la Chambre qu'ils avaient reçu des lettres qui leur venaient d'Allemagne.

Painlevé célèbre l'idéal des Alliés

PARIS, 29 avril. — Ce soir, sous la présidence de Painlevé, ministre de l'Instruction publique, le Comité républicain du commerce et de l'industrie aux députés de la deuxième législature parlementaire internationale du commerce.

Le discours, dans une brillante improvisation, Paul Painlevé salue d'abord les éminents représentants des nations alliées, dévoués à la Cause. Il les félicite de leur œuvre si sérieuse, de leurs discussions si précises qu'à traversées pour une souffrance de générosité, de justice, de large esprit.

Il rappelle que les nations alliées apportent dans la guerre économique le même esprit que dans la guerre des armes. C'est pour délivrer et non pour vaincre que nous combattons. Ce sont tous les peuples civilisés que nous appelons à une collaboration loyale pour le progrès humain.

L'orateur oppose à cette conception l'idéal pan-germanique et sa soif insatiable de domination dans les domaines. Ce rêve monstrueux qui ferait d'un pays un hague immense est détruit pour toujours. A l'idéal du militarisme prussien, des peuples, s'oppose notre idéal humain des peuples libres et dans chaque nation des hommes.

AUTOUR DE SALONIQUE

LES BULGARES attaqueront-ils ?

SALONIQUE, 29 avril. — D'après des informations parvenues de Sofia, le ministre de la Guerre bulgare a déclaré à un journaliste américain que la présence des Franco-Anglais en Macédoine constituait un danger permanent pour la Bulgarie, celle-ci se sentant obligée de les attaquer à tout prix avant qu'ils ne reçoivent de nouveaux renforts.

D'après le même correspondant, les Allemands n'auraient pas l'intention de prendre l'offensive contre les Alliés du moment que les communications entre Constantinople et Berlin sont assurées. Cependant, ils seront malgré eux obligés d'attaquer les Alliés pour essayer de leur faire abandonner la Macédoine, sans quoi il leur serait impossible de faire face à la Roumanie au cas où celle-ci attaquerait l'Allemagne.

D'autre part, l'Opinion, de Salonique, apprend que le ministre de la Guerre bulgare vient d'inspecter les troupes bulgares concentrées à Xanthi, afin de se rendre compte si elles sont en nombre suffisant pour soutenir une offensive éventuelle des Alliés, car le mauvais état des routes en Bulgarie rend difficile l'envoi de renforts.

Le ministre visita également les travaux de défense construits tout autour de la ville.

Un grand nombre de wagons bulgares ont été expédiés en Allemagne. (L'Information.)

La Suède renforce son armement

STOCKHOLM, 29 avril. — D'après les journaux, le gouvernement va demander au Riksdag un crédit considérable pour la défense.

Ce crédit serait employé pour l'artillerie lourde, l'équipement de la réserve, l'aéronautique militaire et la marine.

Ce crédit, s'élevant à une soixantaine de millions de couronnes, serait couvert par un nouvel impôt de défense.

Encore des neutres victimes des pirates

LONDRES, 29 avril. — D'après un télégramme de Copenhague, le navire suédois Niola, se rendant à Dundee avec un chargement de bois, a été torpillé par un sous-marin allemand.

La goélette danoise Christian a été coulée par un sous-marin allemand à 15 milles de terre. L'équipage, réfugié dans les barques, a été recueilli par un autre navire.

Un avion français s'égare

à la frontière suisse

BERNE, 29 avril. — Jeudi, à 11 h. 45, un biplan français, dressé par le vent, a survolé pendant quelques centaines de mètres le territoire suisse près de Beurnevésin.

En raison des consignes reçues depuis l'incursion des avions allemands, les troupes suisses ont tiré, appelant ainsi l'attention de l'observateur, qui a fait aussitôt demi-tour et s'est dirigé vers le nord-est.

A 12 h. 10, un autre avion français qui se rapprochait de la frontière, averti par les coups de feu, a viré de bord avant d'arriver sur le territoire de nos voisins.

L'officier observateur du premier biplan, responsable de la marche de l'appareil, a été l'objet d'une sanction disciplinaire.

La presse suisse apprend de source autorisée que, conformément aux divers précédents concernant les aviateurs des deux belligérants, aucune suite diplomatique ne sera donnée à l'incident des deux aviateurs français. (L'Information.)

L'incident germano-suisse est clos

BERNE, 29 avril. — Dans une note adressée au gouvernement allemand, le Conseil fédéral a demandé qu'il lui fût exposé confidentiellement quelle était la délimitation de la zone interdite aux avions allemands le long de la frontière suisse.

Le gouvernement allemand par l'intermédiaire de son ministre à Berne, a fait au Conseil fédéral la communication demandée. Le Conseil fédéral a pris ce matin connaissance de cette communication.

L'incident est déclaré clos.

Un groupe d'officiers de la garnison d'Athènes ayant voulu organiser une manifestation dite de loyalisme, le ministre de la Guerre, par ordre du roi, les a invités à s'abstenir, une manifestation semblable étant de nature à créer des complications à l'intérieur.

Cette initiative d'un certain nombre d'officiers coïncide avec un redoublement d'attaques contre M. Venizelos et son parti.

ATHÈNES, 28 avril. — La presse gouvernementale affirme que le mouvement militaire actuel n'aboutira pas à la fondation d'une Ligue comme celle qui exista jadis. Il signifie que l'armée veut défendre l'ordre, protéger la patrie et la dynastie, et de fait, dit l'Embros, ces officiers ont fait le serment de verser leur sang jusqu'à la dernière goutte pour le pays.

Au contraire, la presse d'opposition craint que ce mouvement ne mette en danger les libertés publiques.

Le général Sarrail pourvoit au ravitaillement des troupes grecques

SALONIQUE, 28 avril. — Le général Sarrail vient de rentrer à Salonique d'une tournée d'inspection jusqu'à Serrès, où il s'est rendu, accompagné de quelques officiers. Le général a déclaré qu'il avait voulu, par ce voyage, se rendre compte avant tout de l'état de la route Salonique-Serrès, par laquelle se ravitaillent la population et l'armée grecques.

M. Voutsinos, préfet de Serrès, a exprimé au général, en termes bien sentis, ses remerciements sincères, ainsi que ceux de toute la population pour l'intérêt particulier qu'il porte à cette ville.

Sur la proposition du préfet, le général Sarrail a visité les quartiers de Serrès détruits par les Bulgares lors de la guerre gréco-bulgare.

Avant de quitter la ville, le général Sarrail a rendu visite au colonel Bonas, commandant la place. Une compagnie de soldats grecs lui rendait les honneurs.

Les conférences françaises en Espagne

SAINT-SÉBASTIEN, 29 avril. — MM. Bonassou, Imbart de La Tour, Edmond Perrier et Widor, de l'Institut, qui se rendent en Espagne, où ils doivent faire une série de conférences, sont arrivés hier à Saint-Sébastien.

Au Casino, a eu lieu un banquet auquel assistaient une partie de la colonie française et un très grand nombre d'Espagnols.

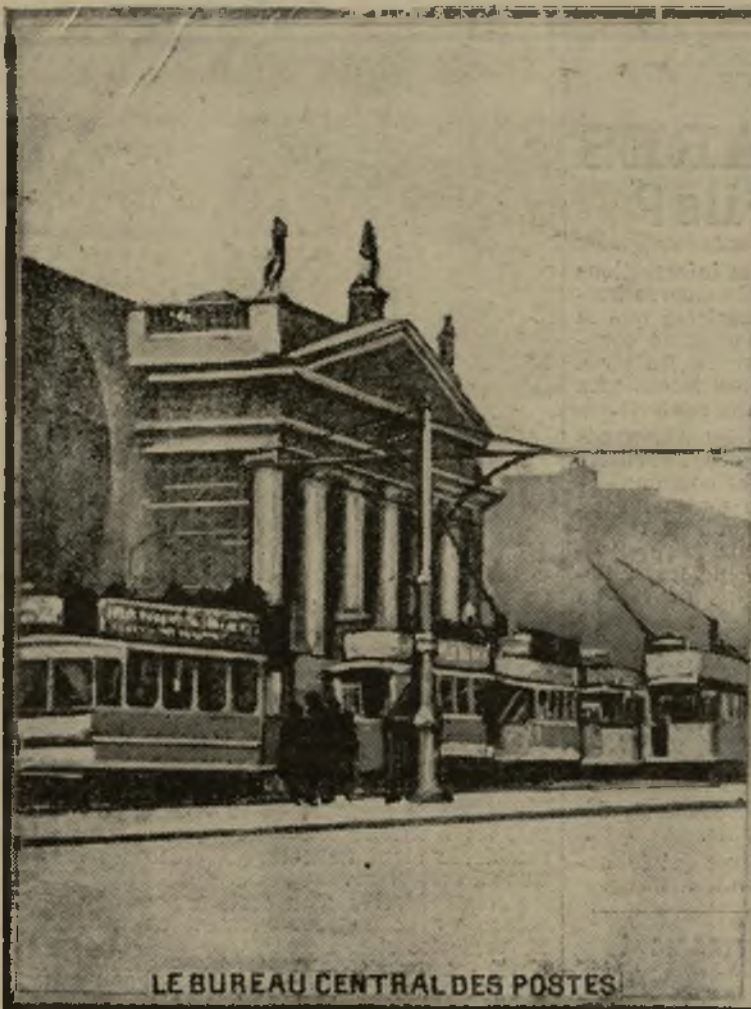
Don Carlos Chagon, en un très éloquent discours, salua au nom du comité de l'Alliance franco-espagnole les notes illustres que Saint-Sébastien a l'honneur de recevoir et qui représentent la culture et la mentalité non seulement françaises, mais mondiales.

M. Bergson a répondu par une allocution au cours de laquelle il a montré que la grande amitié qui unit la France et l'Espagne avait pour cause principale l'égalité de leur « niveau moral ». Il a rappelé les nombreuses démonstrations de générosité dont l'Espagne a fait preuve envers nous depuis le début de la guerre et a bu à la santé des souverains espagnols.

Après un charmant dîner de M. Imbart de La Tour, qui a su faire vibrer le cœur des Espagnols présents en leur parlant de leur province de Guizprou, dont Saint-Sébastien est la capitale, M. Edmond Perrier a assuré le peuple espagnol de la reconnaissance des femmes françaises pour les services que rend le bureau de recherche des soldats disparus organisé par les souverains d'Espagne.

MM. Bergson, Imbart de La Tour, Widor et Edmond Perrier sont partis dans l'après-midi pour Madrid.

Les Irlandais du front répondent aux "égarés" de Dublin



LE BUREAU CENTRAL DES POSTES



TROUPES ANGLAISES DANS UNE RUE DE DUBLIN

Les troubles de Dublin, énergiquement retrénés, ne seront bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Les derniers insurgés, cernés et réduits à l'impuissance, sont sur le point de déposer les armes. Et, comme une fière réplique à ces égarés, le communiqué anglais vient d'annoncer au monde que dans les importants combats engagés sur le front britannique, les Irlandais ont tenu à honneur de se couvrir de gloire en rejetant les Allemands hors de positions un instant conquises.

L'auto-chapelle de la reine Elisabeth



L'AUTO-CHAPELLE



L'AUTO CHAPELLE OUVERTE

La reine des Belges vient de recevoir un présent qui l'a dû également toucher par sa nature même et par la personnalité de ceux qui lui en firent hommage. Il s'agit d'une auto-chapelle offerte par un groupe de Hollandais. Nous reproduisons ici cette voiture dans son aspect extérieur et sous la forme qu'elle affecte au moment où l'officiant y dit la messe.

La Revue des Etoiles

par RIP

"Poil de Carotte en permission."

La Revue des Etoiles, qui a été représentée au Châtelet, hier, en matinée unique, a été un remarquable succès pour les organisateurs et un véritable triomphe pour l'auteur et pour ses interprètes.

Rip a mis dans ces trois actes l'esprit qu'on attendait de lui, et il a fait à un public nombreux la surprise d'y ajouter la rude et bienfaisante satire qui s'est tenue jusqu'à présent un peu trop à l'écart de la scène. Il a donc recouvré, autant que la censure le lui permettait, l'esprit critique qui vaut à toute époque beaucoup plus que l'esprit tout court.

Nous avons revu Signoret en Voltaire — un Voltaire ayant rompu avec Frédéric II, mais toujours père de l'éternel Candide — et ce même comédien, en corbeau des champs de bataille, dénonça, avec un pathétisme ardent et sinistre, tous les corbeaux à face humaine qui — en Allemagne — se nourrissent des abominables fruits de la guerre.

Parmi les interprètes qui ont été le plus chaleureusement applaudis, bornons-nous à citer, puisque la place nous est mesurée : M. Félix Huguenet (et son très jeune partenaire, le petit Fleury) ; Mmes Marie Leconte et Berthe Cerny, de la Comédie-Française ; Mlle Jane Pierly, habile et délicieuse en dame blanche de chez Wilhelm ; Mme Simon-Girard, en cantinière ; miss Compton, en héroïne des Derniers Mystères de New-York ; Mmes Mistinguett, Jane Marnac, Alice de Tender, etc., etc.

MM. Galipaux, Dranem, Mayol, Paul Ardoy, Mlle Brunet, de l'Opéra-Comique, le violoniste Serge Tenenbaum, MM. Guyon fils, Palau, Victor Boucher, etc., nous font vivement regretter d'avoir à les énumérer pêle-mêle.

Nous devons à l'amabilité de M. Rip de pouvoir publier ici des extraits d'un des épisodes de cette revue : *Poil de Carotte en permission*. Cette scène était interprétée — détail à noter — par les créateurs de *Poil de Carotte* : Mme Suzanne Després et Antoine, qui remportèrent les succès que l'on pense, avec Mme Ellen Andrée (Mme Lepic) et Mlle Jeanne Fusier (la servante), qui furent également très applaudies. Commencée à 2 heures de l'après-midi, la Revue des Etoiles finissait à l'heure où le ciel est parsemé d'étoiles. — P. ROISSIE.

Chez les Lepic : Mme Lepic, qui n'a pas changé, du moins de caractère, vient de donner à une servante nouvellement engagée une leçon de ménage, avec le ton qu'on suppose. Cependant, M. Lepic, qui n'est pas devenu beaucoup plus loquace, n'est sorti de son mutisme que pour réclamer que l'on graisse ses souliers de chasse : il appartient, en effet, à la classe 1888, dont la convocation a été décidée.

Arrive Poil de Carotte.

SCENE II

Poil de Carotte embrasse son père.

M^{me} LEPIC. — Ah ! c'est... Poil de Carotte !... C'est Poil de Carotte qui a une permission ?

POIL DE CAROTTE. — Excuse-moi, c'est la première.

M^{me} LEPIC. — Tu ne m'embrasses pas ?

POIL DE CAROTTE. — Tu y tiens beaucoup ? (Petit baiser sec.)

LA SERVANTE, à M. Lepic. — C'est le second fils de Monsieur ?

M. LEPIC. — Et de Madame !

LA SERVANTE. — Mais il est tout jeune.

M. LEPIC. — Classe 16.

M^{me} LEPIC, à la servante. — Quand vous resterez là, plantée ! Allez donc à la cuisine voir si je fais votre ouvrage.

La servante sort.

M. LEPIC, à Poil de Carotte. — Ça va, mon gros ?

POIL DE CAROTTE. — Pas mal, tu vois.

M^{me} LEPIC, à Poil de Carotte. — Et d'où viens-tu ?

POIL DE CAROTTE. — De la gare.

M^{me} LEPIC. — Je veux dire, où est-tu maintenant ?

POIL DE CAROTTE. — Ici.

M^{me} LEPIC. — Oh ! Tête de bois ! Tu ne veux pas me dire où tu te bats ?

POIL DE CAROTTE. — A Souchez.

M^{me} LEPIC. — Tu es à Souchez en première ligne ?

POIL DE CAROTTE. — Tu as pu avoir une permission ? Et ton frère Félix qui est à Aibi où on ne se bat pas...

"POIL DE CAROTTE EN PERMISSION"



ANTOINE

SUZANNE DESPRÉS

ELLEN ANDRÉE

FUSIER

M. LEPIC. — Tu en es sûr ?

M^{me} LEPIC. — Félix n'arrive pas à en obtenir une.

M. LEPIC. — Le Nord est bien plus favorisé que le Tarn.

M^{me} LEPIC. — Je suppose que tu es très malheureux au régiment ? Avec ton caractère !

POIL DE CAROTTE. — J'étais entraîné. J'avais dix-huit ans de caserne.

M^{me} LEPIC. — C'est de la maison que tu veux parler ?

POIL DE CAROTTE. — Oui. Et je reconnais que tu es de premier ordre pour la préparation militaire. Qu'est-ce que je faisais ici ? J'épluchais les pommes de terre, je fendais du bois, je tirais l'eau du puits... Je n'ai pas été dépaycé au service... Tu avais pensé à tout. Tu m'obligeais même à piocher la cour, à croire que tu prévoyais les tranchées. C'était déjà la guerre. Rien n'y manquait. Tu te rappelles tes claques... de 420 ?

M^{me} LEPIC. — Mes compliments ! Ça t'a dégourdi, le métier militaire... J'étais bien obligée de te corriger. Tu étais détestable. Alors...

POIL DE CAROTTE. — Alors, tu me détestais.

M^{me} LEPIC. — Tes chefs sont gentils ?

POIL DE CAROTTE. — Très. J'ai gagné au change.

LA SERVANTE, entrant avec des souliers. — Voilà les souliers de chasse de monsieur. (Elle sort.)

Lepic va prendre les souliers.

M^{me} LEPIC. — Ah ! oui ; tu ne sais pas. Ton père va partir.

POIL DE CAROTTE. — Bravo. Vous divorcez ?

M^{me} LEPIC. — C'est très spirituel. Il part... comme soldat. Il est mobilisé.

POIL DE CAROTTE. — Toi, mon vieux papa ! Tu es appelé ?

Mme Lepic, ayant haussé les épaules, est sortie. Poil de Carotte reste seul avec son père.

POIL DE CAROTTE, riant. — Alors tu vas être soldat ? A ton âge, ce n'est pas drôle... Quitter ta maison, tes affaires, tes habitudes...

M. LEPIC. — Je quitte aussi ta mère. Ça compense.

POIL DE CAROTTE. — Comment est-elle en ce moment ?

M. LEPIC. — Toujours la même !

POIL DE CAROTTE. — Mon pauvre papa ! (Un temps.) Je vois qu'elle a pris une nouvelle bonne ?

M. LEPIC. — Oui. Toute jeune... pour pouvoir lui donner des claques.

POIL DE CAROTTE. — Dame ! Je ne suis plus là !

M. LEPIC. — Poil de Carotte, tu as vieilli. Tu es un homme maintenant. Comme c'est drôle ! Tu m'as manqué, tu sais !

POIL DE CAROTTE. — Vrai ! Et moi, tu n'as pas idée de ce que j'ai pensé à toi, mon vieux papa, à nos bonnes causeries, à nos parties de chasse et au jour où nous avons fait connaissance. Car enfin, pendant seize ans, on ne s'est pas connu, nous deux.

M. LEPIC. — On s'est méconnu. C'était plus grave.

POIL DE CAROTTE. — Nous nous sommes rattrapés.

Dis donc, je songe à une chose. Il y a longtemps que tu n'as été soldat...

M. LEPIC. — Forcément.

POIL DE CAROTTE. — Tu ne vas plus avoir l'habitude. Ça me chiffonne que tu partes. J'ai peur qu'avec ta façon d'être dans la vie tu ne passes pour une forte tête à la caserne. Ça ne t'ennuie pas ce que je te dis là ? Au fond, je peux bien te débiter quelques

corbeaux. Tu es un bleu, somme toute, moi, je suis un ancien.

M. LEPIC. — C'est juste.

POIL DE CAROTTE. — Mêle-toi de toi-même. Tiens ! tu es naturellement peu causeur... Une fois, je me rappelle... pendant toute une semaine, je ne t'ai entendu dire qu'un seul mot.

M. LEPIC. — Oui, mais un gros.

POIL DE CAROTTE. — Eh bien, vois-tu, au régiment, les silencieux, ça ne plaît pas. Non, je t'assure. On se défie d'eux. Prends sur toi. Bavarde, épanche-toi... Tu seras sympathique, et on te rendra de petits services. Autre chose : il y a des grades, dans le genre de Mme Lepic. Ce n'est pas une raison pour leur asséner des plaisanteries comme tu en fais dans ton ménage. J'ai peur que tu ne puisses pas te retenir.

M. LEPIC, riant dans sa barbe. — Tu crois ?

POIL DE CAROTTE. — Je le redoute. Et ton œil, surtout, tu sais, ton œil quand tu ne dis rien mais que tu n'en penses pas moins... Oh ! cet œil ! Crois-moi, ça n'est pas un œil à faire dans ce métier-là.

M. LEPIC. — Bon, je fermerai les yeux. Et après ?

POIL DE CAROTTE. — Tu m'excuses de te parler comme je le fais ? Mais, tu comprends, moi, un vieux ! Du reste, quand tu seras incorporé si quelque chose t'embarrasse, écris-moi : je te guiderai.

M. LEPIC. — Entendu.

POIL DE CAROTTE. — Tu as tout ce qu'il te faut ? Tricot, ceinture de flanelle, molletières ?

M. LEPIC. — Je n'ai rien de tout cela. Mais ce sont des choses qu'on peut se procurer.

POIL DE CAROTTE. — Sais-tu ce que nous devrions faire ? Nous devrions partir tous les deux. Quand dois-tu rejoindre ?

M. LEPIC. — Dans trois jours.

POIL DE CAROTTE. — Parfait. J'ai quatre jours de permission. Allons à Paris. Je t'emmènerai dans les magasins. Je t'achèterai ce qui te manque et je t'accompagnerai jusqu'à la caserne. Ça va ?

M. LEPIC. — Ça va, Poil de Carotte. Tu es un père pour moi.

Rip.

AVIS AU PUBLIC

La Banque de France vient de prendre deux mesures qui seront certainement appréciées de toutes les personnes soucieuses de disposer à tout moment et sur tout le territoire, dans des conditions d'absolue sécurité, des fonds qu'elles ont coutume de conserver par devers elles.

Elle délivre gratuitement à toute personne, à ses guichets, des lettres de crédit dont le montant est payable en totalité ou par fractions, au titulaire ou la lettre lui-même, à Paris ou indifféremment dans n'importe lequel de ses nombreux comptoirs des départements.

Elle délivre aussi, gratuitement, à toute personne, à ses guichets, des chèques circulaires barrés à ordre, payable indifféremment sur l'un quelconque de ses comptoirs.

Il devient donc inutile de garder des billets de banque dans un coffre ou même dans un portefeuille. Déposez-les à la Banque de France. Elle vous délivrera sans frais soit une lettre de crédit, soit un chèque circulaire, qui vous assureront la sécurité absolue et la libre disposition de votre argent où et quand vous voudrez.

LES POSITIONS STRATEGIQUES DE L'IMENSE CHAMP DE BATAILLE ORIENTAL



Les violents combats de Verdun ont quelque peu détourné notre attention des grandes opérations qui se déroulent sur l'immense champ de bataille de l'Orient. Les plus importants événements se sont produits au Caucase et en Arménie où la chute de Trébizonde a couronné, après celle d'Erzeroum, la brillante offensive du grand-duc Nicolas et du général Youdenitch. Par ailleurs, les

forces anglo-indiennes du golfe Persique, sous les ordres du général Lake, pressent au sud les Turcs qu'elles veulent déloger des abords de Kut el Amara investie, défendue par le général Townshend. Enfin les généraux Sarrail et Mahon à Salonique et Placentini à Valona attendent le moment de passer à une offensive concordant avec les actions menées sur les front latéraux allemands.



L'Humour et la Guerre



Isabelle fait de la monnaie

Grand film réaliste en neuf tableaux

PERSONNAGES :
ISABELLE. — Femme de Téléphore
TÉLÉPHORE. — Mari d'Isabelle.
Nombreuse figuration.

I

TÉLÉPHORE. — Mon Dieu, mon Dieu, que la guerre me fait souffrir ! Et voilà vingt mois que ça dure ! Hélas ! quelle douleur !

ISABELLE. — ... remplit mon cœur, fait couler mes larmes...

TÉLÉPHORE. — Isabelle, Isabelle, ne ris pas de mon malheur. Tu ne comprends rien aux affaires. *Business is business.*

ISABELLE. — Enfin, mon ami, tu voudras bien convenir que, tandis que nos héros se font tuer à Verdun, il est légèrement ridicule de gémir de la sorte parce que l'on manque de billon. Quand on est Téléphore Nesnard, de la maison Nesnard et Navet, et qu'on arbore à sa boutonnière le ruban d'officier d'académie, on doit montrer plus de calme dans l'épreuve, que diable !

TÉLÉPHORE. — Mais tu n'as donc pas vu ces deux clientes qui sont parties sans acheter, parce que je n'avais pas de monnaie à leur rendre !

ISABELLE. — Eh bien, ne pleure plus, Téléphore, je vais t'en faire, moi, de la monnaie.

TÉLÉPHORE. — C'est ça, Isabelle. Puisque tu sors, fais moi de la monnaie. Va, cours, vole et reviens sans tarder. (Il lui remet 500 francs.)
Isabelle sort.

II

AUX GALERIES LAFAYETTE

ISABELLE. — Je prends celui-ci.

PREMIER VENDEUR AUVERGNAT. — Vous avez raison, Madame. Ce chapeau vous va comme un gant.
ISABELLE. — C'est vrai ! Il me faut aussi des gants...

DEUXIÈME VENDEUR AUVERGNAT. — Voici des gants mordorés sur tranche qui vous vont à ravir. Voyez comme votre main est exactement chaussée.

ISABELLE. — Je les choisis. Mais... il me faut aussi des chaussures.

TROISIÈME VENDEUR AUVERGNAT. — Voici des souliers qui gantent parfaitement votre pied.

ISABELLE. — Merci, j'ai déjà des gants. Je vou-



— Va me faire de la monnaie...

drais à présent essayer un manteau... un manteau qui me corsette bien.

QUATRIÈME VENDEUR BRETON. — Voici le manteau. Veuillez passer à la caisse. Suivez le guide et fendez la foule.

ISABELLE (sortant du magasin). — Voilà bien ma veine, j'ai dépensé un compte rond et l'on ne m'a rendu que des billets. Il faut que je fasse ailleurs de la monnaie pour Téléphore...

III

A L'ŒUVRE DU TRAVAIL AUX BLESSÉS

ISABELLE. — Quelles jolies choses font ces soldats blessés ! Voici une poupée japonaise dont rêverait Pierre Loti et qui rappelle trait pour trait la petite

Papaoutemari. C'est une occasion de faire de la monnaie et de la philanthropie. Je l'achète.

LA VENDEUSE. — Voici, madame. Vous abandonnez la monnaie à l'œuvre ?

ISABELLE. — Non. Je vais payer la poupée un



— Voici des souliers qui gantent parfaitement votre pied...

franc de plus, mais je garderai les sous, car j'en ai besoin.

LA VENDEUSE. — Bien, madame. Au revoir et merci.

Isabelle sort, serrant convulsivement sa précieuse monnaie. A la porte, un grand diable de nègre, décoré de la Croix de guerre, lui adresse un large sourire.

IV

DANS LA RUE

ISABELLE. — Il est drôle ce nègre. D'où êtes-vous, mon ami ?

LE NÈGRE. — Dé Marakkchch.

ISABELLE, rougissant. — Vous aimez les Parisiennes ?

LE NÈGRE. — Oui, madimizelle. Parce que Parisiennes beaucoup généreuses. Toutes les madimizelles qui passent ici, li donner des sous à bon nègre.

ISABELLE (à part). — Allons, bon ! Voilà encore ma monnaie partielle (Haut et tendant ses sous au Marocain). Tenez, mon ami. Voici pour vous.

LE NÈGRE. — Merci madimizelle. Li content, Vous jolie, jolie !

V

AU FIVE O'CLOCK TEA

ISABELLE. — Entrons au five o'clock. Là, du moins, j'aurai facilement de la monnaie.

Elle entre, s'assied, consomme et appelle l'employée.)

ISABELLE. — Combien vous dois-je, mademoiselle ? (Elle tend un billet.)

L'EMPLOYÉE. — Voilà, madame. Il vous revient un franc soixante-quinze.

ISABELLE. — Ben. Voici un franc pour vous ; je préfère garder les 15 sous.

A ces mots : « Garder les 15 sous », toutes les consommatrices se retournent et lancent à Isabelle des regards indignés.

L'EMPLOYÉE (bas à Isabelle). — C'est parce qu'il y a sur chaque table un tronc pour les œuvres de guerre et qu'il est d'usage d'y verser sa monnaie.

ISABELLE (versant ses sous). — Allons-y. C'est pour la patrie !

VI

Pauvre Isabelle ! Elle prend ensuite un taxi, mais elle doit laisser ses sous au chauffeur, comme pour-baire, et... il ne lui reste plus qu'un franc sur les 500 que lui a remis Téléphore.

VII

Elle achète un bouquet de 75 centimes, pour rapporter au moins... 25 centimes, soit 5 sous de bronze, à son infortuné mari... mais la fleuriste lui rend une pièce de nickel.

VIII

Alors, elle achète une orange, une orange de 15 centimes. On lui rend un timbre de deux sous... un timbre d'acquit.

IX

Isabelle rapporte le timbre à Téléphore. Tête de Téléphore.

TÉLÉPHORE. — Malheureuse ! Tu as dépensé les 500 francs ?

ISABELLE. — J'ai même dépensé davantage, car

les Galeries doivent me livrer une robe que je n'ai pas payée.

TÉLÉPHORE. — Et tu me rapportes un timbre-quittance !

ISABELLE. — Mon ami, il te servira pour acquitter la facture...

Texte et dessins de Luc-Cyl.

Journaux du Front

DES MATERIAUX ! DES MATERIAUX !

De la Saucisse :

Après un bombardement violent de notre artillerie lourde, des Boches résistent pétrifiés. Leurs officiers, pratiqués, vont, paraît-il, s'en servir pour la reconstruction de la gare de Metz-Sablons détruite pour la centième fois par nos aviateurs.

HEROISME

De la Fusée :

Par très loin d'ici, à deux pas,
Par des obus de tous calibres,
I ne gare, fort récemment,
Fut bombardée abondamment,
Elle résista, fière et libre.
Donnant l'exemple à nos soldats.

Morale :

La gare demeure et ne se rend pas.

ON DIT...

De la Saucisse :

Que l'on connaît à présent la cause du renchérissement du papier. C'est l'échange de notes entre l'Allemagne et l'Amérique.

RECETTE CULINAIRE

Du Boum, voilà !

RATS AUX PETITS POIS

1° Vous vous faites expédier par votre famille un petit pois bien rond, de taille moyenne, pesant de 30 à 25 grammes. Vous le décortiquez soigneusement. Vous épluquez le produit obtenu en tranches d'égal épaisseur, que vous faites cuire sur un grill.

2° Vers la vingt-quatrième heure du jour, vous vous placez à plat ventre à l'entrée d'un gourbi. Vous murmurez d'une voix suave ces trois mots : « Venez, mes petits. » Dix-huit rats accourent, que vous capturez sous votre casque, dont la coiffe aura été auparavant enduite de glu. Vous les désossez, leur coupez la tête et les pattes, en mettant de côté la cervelle, qui servira à confectionner, dans la suite des temps, un mets exquis.

3° Mélangez le tout dans une gamelle. Mettez sur un feu doux. Laissez mijoter trois jours. Ajoutez deux cuillerées d'orange hachées menu, et servez froid, dans un sautoir à fraises entouré de glace pilée. Que les diables ne changent en pierre à briquet et ce n'est pas meilleur que le singe !

MARRAINES DE GUERRE

Du Télé-Mail :

— Et puis, elle m'a offert des huîtres, des huîtres fameuses.

— Évidemment... des huîtres de « marraine ».

PERMISSIONS (?)

De Grenada :

On sait... on ne le sait que trop... que les permissions sont suspendues et que les hostilités ont redoublé d'acuité. On a cru un moment qu'il y avait erreur et que c'étaient les hostilités qui étaient suspendues et les permissions doublées. Il n'en est rien.

CHRONIQUE MEDICALE

Du Canard poilu :

On fait en ce moment sur le front à tous les hommes, sans distinction d'âge... ni de sexe, des plâtres (mon épaulement en sait quelque chose) para-anti-para, etc., etc., enfin un machin épais qui vous empêche d'avoir un tas de trucs. Ça c'est très bien. Mais comme c'est long, cette piqure individuelle, et que de temps perdu pour un seul homme ! Je me permets d'indiquer respectueusement à la direction du Service de Santé un moyen simple et peu coûteux d'aller vingt fois plus vite. Il n'y aurait qu'à prendre une machine à coudre quelconque, remplacer la bobine de fil par un filon de seringue et installer le tout sur un échafaudage à hauteur d'homme. Les poilus passeraient dessous au pas gymnastique, et ils seraient ainsi piqués à la machine.

PETITES ANNONCES

Du Boum ! Voilà ! (S. P. 184) :

ON DEMANDE une Meule pour aiguiser le mordant de la 6^e compagnie.

ON DEMANDE un système breveté pour suspendre les hostilités.

L'Humour et la Guerre



Le Boche — Vous ne pouvez pas le nier : un Allemand vaut deux hommes d'une autre nation !
Le neutre — Oui, quand il est à table...
(L'Esquille de la Torréola)



APRÈS TREBIZONDE
Le Turc meurt : Allah punisse Guillaume
(Goudon Espérance)



A BERLIN
 — Si ça continue, on va réquisitionner les porcs.
 — Alors, nous sommes fichus !
(Maurice)



VON DER GOLTZ EST MORT
Mackensen — Vainard ! Il ne verra pas la fin...
(Castro)



Le déraillement du train direct « Berlin-Paris » devant Verdun.
(Séverin)



JUSQU'ÀUX BOUES
(Dessin de Louis Rapt d'après l'Echo des Bronzés)



— Vous devez être habitué à des pots pareils, avec la charge que vous avez, dans le civil ?
 — Une charge d'agent de change, caporal !
(Georges Edwige)



PILE OU FACE
Le Boche — Si je lui montre ma face, je reçois la pile, c'est certain !...
(Léo Lebevalier)

LES CONTES D'EXCELSIOR

Un collectionneur

J'arrivai, assez anxieux, chez mon vieil ami Robert Dantignon.

Dès le seuil, sa charmante femme me rassura :

— Mon mari va aussi bien que possible. Il sera enchanté de vous voir.

— Mais... cette opération ?...

— Elle a parfaitement réussi. C'est à l'hôpital auxiliaire d'Arcachon qu'il a été amputé. On l'y a soigné d'une façon admirable.

Je ne pus m'empêcher de dire :

— Tout de même, le voilà avec une jambe de moins !...

Mme Dantignon leva les yeux au ciel et eut un imperceptible haussement d'épaules :

— Que voulez-vous ! C'est lui qui l'aura voulu ! Il pouvait si bien rester chez lui tranquillement !

— J'avais, chère madame, que j'ai été stupéfait quand j'ai appris que Dantignon s'était engagé. Il a cinquante ans, n'est-ce pas ?

— Il a cinquante et un ans avant-hier.

— En vérité, c'est d'un bel exemple !

Mme Dantignon retint un sourire :

Cependant, j'entrai dans la chambre du blessé. Il m'accueillit avec de joyeux éclats de voix. En même temps, il agita les bras et m'attira auprès de lui.

— Excuse-moi, mon vieux, de ne pas me lever ! Je ne sais pas encore bien me servir de mes béquilles ! Ça viendra ! Ah ! tu me fais un rude plaisir en venant me voir ! Et alors ? Comment vas-tu ? La famille ?... Les affaires ? Qu'est-ce que tu racontes de neuf ?

Ce flux de paroles, cet entrain m'étourdissaient. Je dis à Dantignon :

— Mon cher Robert, tu es étonnant ! J'arrive ici à pas feutrés ; je m'attends à te voir pâle et défait, et je te trouve avec une mine réjouie, la voix haute, l'œil clair... et c'est toi qui me demandes de mes nouvelles !

— Bien sûr ! Moi, je me porte comme le Pont-Neuf !

— Avec une jambe de moins, tout de même !

— En voilà une affaire !... Je ne vais pas me frapper pour si peu !

Je m'étais installé près du fauteuil de Dantignon ; je lui frappai amicalement sur le bras et je l'entrepris :

— Maintenant, tête brûlée, tu vas me raconter comment tu as été blessé ?

Mais Robert se mit à rire :

— Du diable, mon vieux, si j'en sais quelque chose !... Tout ce que je peux te dire, c'est que c'était aux Eparges. Nous devions déloger les Boches d'une tranchée ; nous sommes partis en criant comme des fous ; je suis arrivé le premier sur la vermine, j'ai tapé dans le tas, et puis, après avoir senti comme un grand coup dans la cuisse, je me suis évanoui, voilà !

— Tu fais le modeste. Toujours est-il que tu risquais encore plus gros.

— Dame !... quand on est plongé dans une fournaise pareille !

Mais qui t'obligeait à t'y fourrer, toi, à ton âge ?

Dantignon prit un petit air malin :

— Voilà !... J'avais mon idée.

— Une idée assez folle, en tout cas. Tu as causé

à ta femme des inquiétudes mortelles : tes amis eux-mêmes ont passé par des tranches à ton propos... et si tu voulais absolument rendre service à ton pays...

— J'avoue que je n'y ai songé qu'après !

— Quoi !

— Oui, mon premier mouvement a été plus égoïste. Mon idée... c'était autre chose !

Interrogé au possible, j'ouvrais des yeux tout ronds.

Dantignon se souleva sur son coude, et me désignant une table :

— Tiens ! attrape ce coffret de cuir qui est là-dessus et pose-le sur mes genoux.

Le coffret était grand, mais très léger. Dantignon en fit jouer la serrure, et j'aperçus, bien rangée sur un moelleux lit de satin blanc, la plus variée, la plus complète collection de décorations que j'eusse vue jusqu'alors.

— Mon cher ami, me dit Dantignon, j'ai toujours eu la manie des décorations. Elles furent l'ambition et le but de ma vie. Je les adore. Tout ce que tu vois là est à moi. J'ai le droit de les porter.

Et les touchant une à une :

— Voici les « palmes » ! Mes mérites littéraires étaient minces ; mais tu sais que mon vieux copain Saulgris a été pendant sept mois à l'« Instruction publique ». C'est lui qui a tenu à me les offrir.

« Ça c'est le « Poireau ». J'y tiens beaucoup. Il m'était dû depuis le jour où mon jardinier a installé dans mon potager un plant d'asperges monstrueuses et fondantes !

« Salue ce ruban rouge ! J'ai eu plus de mal à le décrocher. Je l'ai obtenu à l'exposition des « Arts pratiques », pour mon invention géniale d'un tire-bouchon automatique.

« Tu reconnais, je pense, le Nicham Istikhar, et voici l'Etoile de Ménélik. J'ai trente-cinq décorations dans cette boîte ; je tiens le record de la brochette, et je ne songeais plus qu'à vieillir tranquille quand la guerre survint.

« A partir de ce moment-là, je ne pus plus dormir !

« Le gouvernement avait créé une croix nouvelle...

— La Croix de guerre ?

— Elle-même. Et la Croix de guerre, je ne l'avais pas ! Or, c'était la plus belle, la plus attirante, la plus glorieuse !... Je multipliai les démarches ; je voulus faire jouer mes relations ; mais, partout, je fus accueilli très fraîchement. Cette croix-là, on ne l'obtient pas par la faveur ; elle ne se distribue pas comme un souvenir aimable aux amis et connaissances. Je dus bientôt m'en apercevoir et je t'avoue que je fus très embêté ! Pendant quelques jours, je m'efforçai de n'y plus penser ! Mais bientôt la hantise me reprit. Je la voulais ! Je la voulais ! J'en perdais le sommeil. La vue de cette croix sur la poitrine des poilus que je rencontrais me poignardait le cœur.

« Alors, ma foi, puisqu'on ne pouvait l'avoir, celle-là, qu'en allant la chercher sur le terrain où elle pousse... Eh bien, j'y suis allé... »

Dantignon, au bout des doigts, balançait la croix immortelle :

— ...La voilà !...

Et il ajouta :

— Seulement, ne me raconte plus que, dans cette affaire-là, je me suis conduit comme un héros. Je te jure qu'à l'héroïsme je ne pensais guère, et si un démon m'a conduit, ce n'est pas celui de la gloire, mais seulement celui, bien plus humble, des collectionneurs !

Michel Sorbier.

Condamnation d'un trafiquant d'opium

TOULON, 29 avril. — La première chambre du tribunal correctionnel de Toulon vient de juger une affaire d'opium, qui, en son temps, a défrayé la chronique des journaux parisiens.

M. Louis Lardenois, âgé de trente-cinq ans, ayant hérité 80 000 francs de sa mère, dissipa cette somme en une année, et, se trouvant à court d'argent, se rendit en Angleterre, y fit une provision d'opium, et alla en vendre à Brest, Cherbourg, Lorient et Toulon. Pour suivi, il se réfugia en Angleterre en 1911 et fut alors condamné à Toulon à deux mois de prison et 3 000 francs d'amende. Louis Lardenois ayant été, il y a quelques semaines, extradé d'Angleterre pour passer le conseil de révision, a été traduit de nouveau devant les juges de notre première chambre. Ceux-ci l'ont encore condamné à deux mois de prison et à 3 000 francs d'amende.

Une espionne en conseil de guerre

NANCY (Dép. part.). — Une domestique, Henriette Rollin, âgée de trente ans, inculpée d'espionnage, qui comparait devant le conseil de guerre d'une division stationnée dans les environs, vient d'être condamnée à cinq ans de travaux forcés.

Évacuée de Longwy par les Allemands, Henriette Rollin avait consenti à fournir à nos ennemis des renseignements d'ordre militaire. Mais, comme elle avait imprudemment arboré sur son corsage la croix de guerre, la police spéciale s'avisa de rechercher quels étaient les titres d'Henriette Rollin à cette distinction. C'est ainsi que l'espionne fut démasquée.

Suicide d'un militaire

BLOIS (Dép. part.). — Hier matin, à l'hôtel-Bien de Blois, le brigadier Sabo, âgé de quarante-deux ans, du 13^e chasseurs à cheval, s'est, dans un accès de fièvre chaude, jeté par une fenêtre du deuxième étage. Le malheureux s'est fracturé le crâne, et la mort a été instantanée.

TOUJOURS UN PLUS GRAND EFFORT

Le devoir, aujourd'hui, c'est, pour l'armée et Adler la Victoire, la volonté du plus grand effort.

Il faut, en effet, toujours augmenter nos moyens d'action. Jamais nos soldats n'en auront trop. Donnons-leur donc à profusion tout ce qui leur est nécessaire, mais « tout ce nécessaire » demande des dépenses continuelles et considérables. Il faut les faire pour pouvoir imposer notre volonté à nos ennemis. N'hésitons pas !

Le Trésor a besoin de ressources, nous devons les lui fournir.

Nous pouvons prendre soit des Bons de la Défense Nationale à 0/0 à 3 mois, et à 0/0 à 6 mois et à 1 an, c'est-à-dire effectuer un placement temporaire avantageux.

On utilise notre argent pour une durée plus longue, et c'est alors les Obligations 5 0/0 de la Défense Nationale que nous devons choisir, et qui — leur intérêt net d'impôts étant payable d'avance — sont émises contre espèces du 1^{er} au 15 mai, à 95 fr. 55 par titre remboursable à 100 francs au plus tard en 1925. C'est là le « bon emploi ».

Le ministre des Finances a décidé d'approvisionner les bureaux de poste en Bons de la Défense Nationale ; ce sont donc de nouvelles facilités qui sont accordées au public, qui peut souscrire également à toutes les valeurs de la Défense Nationale aux guichets des comptables du Trésor et à ceux de la Banque de France.

ILLUSTRATION D'EXCELSIOR DU 30 AVRIL 1916

38

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXXIV

Une halle allemande

Les jeunes époux descendirent de la voiture et s'engagerent sous les arbres pour gagner le point indiqué.

Lison était venue malgré la prière de Robert, qui aurait préféré la voir rester à l'hôtel. Mais elle était trop impatiente, et elle avait emporté

une chaude couverture de laine d'Ecosse pour envelopper son fils retrouvé.

Il fallait cependant se méfier d'un quel-apens, toujours possible. Tous deux étaient armés. Mais ils furent rassurés en découvrant dans la « grotte de Fritz » deux douaniers suisses qui fumaient placidement leur pipe.

Robert tenta de leur expliquer sa présence, et celle de Lison, en disant qu'ils attendaient une femme qui devait leur rapporter leur enfant laissé chez une nourrice en Allemagne.

Les deux hommes ne parlaient et n'entendaient que l'allemand. Ils ne comprirent pas un mot de ce qui leur était raconté.

Ils se contentèrent de regarder le passeport de Robert à la lueur d'une lanterne sourde, et hochèrent la tête, satisfaits !

La nuit n'était pas très sombre, et la lumière d'un ciel assez clair se reflétait sur une couche légère de neige qui couvrait le sol.

On distinguait nettement le poteau-frontière noir et blanc qui se dressait à une vingtaine de mètres.

Dans les broussailles, un sentier se dessinait venant rejoindre la route proche.

C'est par ce sentier que certainement Frieda se présenterait.

Robert regarda sa montre à la lueur d'un cigare qu'il avait allumé l'instant d'avant pour tromper l'impatience de l'attente.

Il était huit heures moins quelques minutes. Le moment décisif ne pouvait pas tarder d'arriver.

Avec Lison, il écarquillait ses yeux pour deviner ce qui allait se passer devant eux, dans l'ombre.

Ils s'étaient avancés un peu tous les deux, en avant de « la grotte de Fritz », pour mieux voir, et les douaniers semblaient ne leur prêter guère d'attention.

Soudain, ils aperçurent une forme confuse qui rampait lentement, en se cachant le long de la frontière, du côté allemand, et leurs cœurs se mirent à battre avec violence.

La ne distinguaient pas bien encore ce que cela pouvait être, mais ils croyaient deviner.

C'était comme une ombre qui se déplaçait avec précaution près des broussailles et qui s'efforçait d'atteindre le poteau noir et blanc dressé vers le ciel.

Soudain, dans la nuit, il y eut un appel rauque et sonore :

— Wer da ?

« Qui vive ? », criait une sentinelle allemande soigneusement cachée, et que ni Lison ni Robert n'avaient aperçue.

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue* du 1^{er} mai, M. Norbert Daulec, un des écrivains les mieux informés, publie sur le brûlant problème de la conscription et la crise de la conscience anglaise devant l'imminence du service universel, une étude d'un vif intérêt, dont nous extrayons ce passage typique :

Nous nous entretenons avec des amis français de ce problème des nouvelles armées du Royaume-Uni, et quelques-uns d'entre nous critiquaient l'allure nonchalante des Anglais au milieu des événements qui déchirent l'Europe, quand, subitement, un des interlocuteurs, plein de sympathie pour nos voisins britanniques, qu'il connaît bien, s'écria avec verve : « Vous vous demandez pourquoi, à l'heure qu'il est, l'Angleterre n'a pas mis toutes ses forces dans la lutte, pourquoi elle est rétive devant le service militaire obligatoire ? Ah ! que vous connaissez mal sa situation. Tenez, imaginez un riche propriétaire dans sa maison, bien close, des murs très élevés, des pièges à loup, des fossés profonds, etc. Des bandits attaquent son voisin, connu par son intempérance. Comme il est brave homme, notre riche propriétaire envoie un coup de téléphone à ce voisin en péril et dit à son jardinier d'aller à son secours. Un de ses fils, un casse-cou qui revient du diable vau-lant, se joint au jardinier et le père l'approuve. Au bout de quelques instants, le fils revient avec un affreux horizon. Les bandits sont très nombreux ; ils ont laissé le jardinier pour mort et l'intéressé voisin tient tout seul ses assaillants. Alors, ému par le danger que court son voisin, notre riche, avec son autre fils, va pour s'élaner ; mais son notaire, qui est là, personnage pondéré, lui fait observer que vraiment, puisque le voisin a bien maintenu les bandits jusque-là, il réussira sans doute à s'en débarrasser. Il suffit que le jeune aventurier pense son horizon et retourne lui prêter main-forte. Est-ce qu'un homme de son âge, un riche propriétaire, peut s'en aller faire le coup de poing ? Est-ce que son autre fils, le jeune homme sérieux qui est dans les affaires, peut risquer quelque chose dans un combat singulier avec des cambrioleurs ? Tout s'arrangera d'ailleurs, personnellement, il est à l'abri. Qu'ils viennent donc, les brigands, essayer de franchir ses murs et se prendre les pieds dans les pièges à loup !... Le voisin attaque est courageux, le jeune casse-cou qui le défend est un garçon vaillant. Ils arriveront bien à tuer les bandits. Lui, le notaire, il a un contrat à faire signer à ces Messieurs. Qu'on s'occupe donc des affaires sérieuses... Le brave propriétaire s'assied, hésitant, comprimant sa colère, en face de son autre fils, qui n'en pense pas moins que lui, et il écoute le notaire leur expliquer ses petites affaires, tandis que de temps en temps le téléphone vient couper leur entretien par des appels au secours. Mais le notaire continue sa lecture sur le ton le plus rassurant... Les affaires avant tout... Eh bien ! le brave propriétaire, c'est l'Angleterre. Le voisin attaque, c'est la France. »

Beaucoup de jeunes civils belges, prisonniers des garnisons allemandes dans la Belgique envahie, ont escaladé toutes les barrières pour aller affronter la mort du soldat sur la dernière parcelle de territoire national défendue par l'armée de leur pays.

Dans la *Grande Revue*, M. Gérard Harry transcrit le récit même d'un de ces héros :

La nuit était favorable, nul n'y voyait goutte, sauf L., naturellement, qui a des yeux de chat. A peine scellés du village, nous sommes obligés de nous dissimuler dans les intervalles de wagons alignés au bord de la route. Un chien — qui nous a flairés — hurle à la mort, mais ce présage ne nous fait pas peur, car nous savons que si nous tombons, nous aurons fait notre devoir... Je me sens tirer par la manche : mon voisin me tend une lettre et me dit tout bas :

— Tiens ! si j'étais lui, remets ça à ma mère !
— Quel grand sol ! pensai-je. Et je refusai sa lettre en lui disant : Si tu tombais, je la prendrais ; en attendant, remets-la dans ta poche.

Un cri de chouette, auquel répond un autre cri de chouette, nous avertit que nous pouvons aller de l'avant. Nous parvenons près d'un talus, au faite duquel des

L'ombre continuait à se glisser au ras du sol en gagnant petit à petit la frontière. Mais il y avait eu sans doute un léger bruit que la sentinelle avait discerné.

— *Halt!* rugit maintenant un soldat en se montrant à une cinquantaine de mètres, et en épaulant son fusil.

L'ombre se dressa soudain, et fit trois pas en courant vers le poteau pour le dépasser.

Il y eut un coup de feu, suivi d'un cri de douleur.

Lison et Robert virent alors nettement que c'était une femme, portant un paquet dans ses bras, qui s'élançait vers la Suisse.

Elle avait crié, mais elle avait pu continuer sa course.

Elle était maintenant en sûreté sur la terre neutre, et, en chancelant, elle tendait son fardeau devant elle.

Ce fut Lison qui le reçut de ses mains.

Au bruit de la détonation, les douaniers suisses étaient accourus.

Robert soutenait celle qui venait de surgir.

A dix pas, appuyé sur son arme, mais ne pouvant pas franchir la frontière, un soldat allemand,

sentinelles allemandes vont et viennent. Cinq cents mètres plus loin, c'est la frontière, la liberté. Mais entre elles et nous il y a un monde ; un fossé plein de boue, les fils de fer barbelés, les phares, les bombes et les patrouilles.

Pour mieux nous dérober aux sentinelles, nous entrons dans le fossé. J'oublierai difficilement nos deux heures d'immobilité dans ce cloaque fétide. Et puis, à chaque instant, les feux plongeants des phares nous aveuglaient ; mais si nous avions bougé d'une semelle, c'en était fait de nous. J'entendais les factionnaires hocher la tête entre eux, et crier : « Halle ! » à un de leurs officiers qui récompensait cet excès de zèle en les arrosant copieusement d'injures. Et puis, éclalement de coups de feu précipités, bientôt interrompus, indiquant que nos ennemis tiraient à toute volée sur des « émigrants » de notre espèce.

Nous devions nous précipiter d'un bond par-dessus le talus, lors de la relève des sentinelles. Cela se fit sans incident au pas de course, et nous gagnâmes alors l'orée d'un bois. Là, nouvel arrêt d'une demi-heure pour attendre que la patrouille fût passée. La voici, elle se rapproche, nous croise sans s'en douter, s'éloigne... L'instant d'après est un instant d'angoisse. Nous sommes à découvert, et un Allemand chevauche à quelques pas de nous. Heureusement, il ne nous a pas aperçus. Un autre bond nous transporte par-dessus les fils de fer barbelés. C'était un des rares endroits où des courants électriques n'avaient pas encore été installés. Les mains en sang, nous atterrissons de l'autre côté. Mais deux dangers nous guettent... les bombes et les traillards disséminés entre la frontière et les fils de fer. Nous allons traverser une rivière. Une passerelle s'offre à nous, mais le guide nous montre une planchette et une protubérance : « Posez le pied sur la planchette et une bombe éclate qui vous envoie à 10 mètres en l'air : vous retombez en bouillie. » Le guide, qui connaît le piège, pour l'avoir vu fonctionner, jette une planche, cachée d'avance dans les hautes herbes, en travers de l'eau, et mes compagnons passent un à un. Malheureusement, M., celui qui me précède, perd l'équilibre et fait un plongeon au beau milieu de l'eau. Il en résulte un *floue* ! qu'un Allemand a entendu, sans doute, car les coups de feu se rapprochent. Mon malheureux compagnon barbote lamentablement dans la rivière ; j'essaye de l'aider à en sortir, mais il me crie en s'éloignant : « Va-t'en, je sais nager ; il est inutile que nous nous fassions prendre à deux ! » Je rejoins donc en courant mon groupe, et je regrette de ne pas m'être chargé de la lettre de M. à sa mère, car le camarade qui avait voulu me charger de sa missive filiale n'était autre que M., et je ne le reverrai pas, le malheureux s'étant noyé ou étant tombé aux mains de l'ennemi.

Nous courons maintenant vers les fils de fer de la frontière hollandaise. Une balle me siffle à l'oreille. Et dans un éclair, je vois le volontaire qui me précède ouvrir les bras et tomber face contre terre. Ayant enjambé les fils de fer, me voici en Hollande... Je me retourne et aperçois mon pauvre compagnon d'il y a un instant encore qui râle en terre envahie et opprimée. Il a été mortellement atteint. Les Allemands, comme des chacals, se glissent vers le moribond pour l'arrêter même en cet état. Ah ! si les soldats hollandais n'observaient pas la scène, comme nous ferions payer à ces chacals leur férocité !

Or, savez-vous quel âge avait alors le héros de cette glorieuse équipée ? Quinze ans, tout juste !

La *Vie Féminine*. Le véritable journal de la femme. Rien que de l'utile. Paraît tous les dimanches. Le numéro, 0 fr. 15. Abonnement d'un an : 6 francs. Au sommaire :

La *Liberté*, Valentine Thomson. — Aux infirmières, Charles Richet. — *Feuilles d'album*, Henry Rataille. — « Un droit » ? Non : « Un devoir », Séverine. — La proposition Hennessy, Hélène Senial. — Le Père la Victoire, Gabrielle Réval. — *Rosserie féminine* (dessin) par Albert Guillaume. — Les pages, Marcel Boulenger. — *Propos de Mode*, La Poupée française. — L'Art au foyer, Elyah. — *Propos de déduction*, Le démoisneur. — Théâtre, Louis Schneider. — Le Coin des Gouvernantes, Prosper Montagné.

Frieda — car c'était bien elle — avait glissé à présent tout de son long sur la neige.

— Ils m'ont tuée, murmurait-elle, comme Ludwig, mon fiancé...

sous son rasque à pointe, contemplait la scène avec intérêt.

La balle allemande l'avait atteinte à la poitrine. C'était miracle que l'enfant, dans ses bras, n'eût point été frappé, lui aussi.

Pourtant l'espionne avait eu la force de faire encore quelques pas pour tomber en Suisse.

Et maintenant elle agonisait, la bouche remplie de sang, en gémissant sourdement.

Lison, d'abord, avait voulu considérer son enfant retrouvé, et le serrait dans ses bras comme si on avait voulu le lui reprendre.

Puis, l'ayant embrassé passionnément, elle s'était penchée sur le corps de celle qui le lui avait rendu.

Elle la reconnut soudain, et se jeta en arrière.

— Elle a racheté ses crimes ! dit Robert.

Frieda, dans un dernier râle, eut un soubresaut comme les douaniers l'emportaient.

Elle avait cessé de vivre !

Et derrière le funèbre cortège gagnant un poste de secours, Lison, soutenue par Robert, se mit à

La dernière réunion de la Conférence interparlementaire du Commerce

La Conférence Interparlementaire du Commerce a tenu, hier après-midi, sa troisième et dernière séance.

M. Ribot, ministre des Finances, assistait à la réunion. Aussi M. Chaumet, président de la Conférence, a-t-il remercié de sa présence qui, a-t-il déclaré, constituait pour les organisateurs de la Conférence un précieux encouragement.

Après l'adoption des résolutions préparées dans la matinée par le conseil général de la Conférence qui transforment en vœux les conclusions des rapports discutés hier, l'assemblée a abordé son ordre du jour et entendu les rapports de :

Sir John Randles, sur l'internationalisation des lois sur les sociétés ;

M. Luzzatti, sur l'institution d'une chambre internationale de compensation (mesures destinées à réduire la circulation métallique) ;

M. Chastenet, sur le chèque postal ;

M. Mare Réville, sur les principes uniformes à inscrire dans les lois relatives à la fausse désignation des marchandises ;

M. Louis Franck, sur la faillite ;

M. Wauwermans, sur la législation relative à la perle et au vol des titres au porteur.

Ajoutons que la prochaine session de la conférence se tiendra à Rome du 10 au 15 octobre prochain, et la quatrième à Londres en février 1917.

Le président de la République et M^{me} Poincaré visitent l'hôpital de l'Automobile Club de France

Le président de la République et Mme Raymond Poincaré, accompagnés du général Dupuy et de M. Olivier Saincère, secrétaires généraux, ont visité l'hôpital de l'Automobile Club de France, 4, avenue Gabriel, créé sous le patronage de l'Association des Dames Françaises.

Le président a parcouru les divers services de l'hôpital dont il a admiré le confort et l'hygiène. Puis il a remis la médaille militaire et le croix de guerre au brigadier automobiliste Savoy, médaillé au 4^e régiment, et au chasseur à pied Vauq, et la croix de guerre aux soldats Grenier, du 312^e, et Massières, du 410^e d'infanterie.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur et médaille militaire. — Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur et de la médaille militaire :

Légion d'honneur Chevalier : l'enseigne de vaisseau de 2^e classe Cros. Médaille militaire : le premier maître canonnier Le Gallais, le quartier-maître canonnier Gadle.

STENO-DACTYLO

Rue de Rivoli, 53 **PIGIER**

Leçons pratiques • Commerce, Comptabilité, Langues.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

marcher en portant le bébé innocent qui vagissait doucement dans la nuit.

Elle ne savait dire que ces mots, se plaignant d'émotion et de tendresse :

— Mon fils !... mon fils !... il est à moi...

FIN

Nous commencerons demain lundi la publication d'un nouveau roman :

La Rose de Provins

que Mme CLAUDE LEMAITRE a écrit spécialement pour Excelsior.

Nos lecteurs connaissent le talent fait de sûre observation et de délicate sensibilité de l'auteur de *Cadet Qui-Oui*, du *Bon Samaritain* et de *Ma Sœur Zabelle*.

La Rose de Provins

met en lumière un admirable caractère de femme. C'est une œuvre à la fois brillante et pénétrée d'émotion.

THÉÂTRES

Pour Metz et pour les réfugiés lorrains. — Les Messins de Paris, pour évoquer au cours des heures que nous traversons le souvenir de leur chère ville de Metz, ont organisé une représentation qui aura lieu après-demain mardi 2 mai, à 8 heures, à la Comédie-Française.

M. Emile Fabre, qui est né à Metz, a témoigné aux organisateurs de la représentation une attention constante et affective : ils ont trouvé également chez M. Truffier un concours précieux. Aussi bien tous les artistes de la Comédie-Française, depuis les sociétaires les plus illustres jusqu'aux plus modestes et récentes pensionnaires, ont voulu participer à cette représentation éminemment patriotique.

Elle est placée sous le patronage du président de la République, de MM. Antonin Dubost, président du Sénat ; Paul Deschanel, président de la Chambre des députés ; Aristide Briand, président du Conseil ; Malvy, ministre de l'Intérieur ; Painlevé, ministre de l'Instruction publique ; Dailly, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Le comité d'action est présidé par le général Florentin, grand-chancelier de la Légion d'honneur. Il comprend : MM. Maurice Barres, Lebrun, Marin, de Wendel, députés ; les généraux Dalstein, Feldmann, Hermite, de Lamotte, de Maudhuy, Pistor, Poiné, Putz et Thomassin, tous originaires de la Lorraine ; MM. Adolphe Aderer, André, Barillot, Boudard, ambassadeur ; le chanoine Collin, Colson, Emile Fabre, colonel Deville, Hanneux, Hinzelin, René Malzouy, Lucien Palley, Gabriel Piéron, Olivier Salnsère, Vuillaume, Wilmoth.

Le comité espère que les Parisiens, toujours généreux, apporteront leur obole — sous les prix de premières places ont été distribués augmentés : elle sera transmise, après déduction des frais, nécessaires et scrupuleusement contrôlés, aux Réfugiés Lorrains.

Aux Capucines. — Aujourd'hui dimanche, à 2 heures 1/2, matinée du nouveau spectacle, *Ca pousse !* revue : *Mon amie fait du théâtre !* cinq minutes, s.v.p.

Le nouveau programme de l'Olympia. — Avec, en tête d'une pléiade d'artistes et d'attractions, Thomas de Vov, dans une décapitation fantastique ; La Pia, dans son inimitable danse du feu ; Frank et Markey, la duo diabolique Suzanne Chevalier, Lestockel, le joyeux Bruel, Aldon et Loupe. Surtout, le comique belge Léopold, etc., il obtient un succès triomphal.

Aujourd'hui, en matinée et en soirée, même spectacle.

Un grand festival franco-italien. — Un grand festival populaire franco-italien aura lieu aujourd'hui dimanche, à 3 heures précises, au Jardin des Tuilleries, au bénéfice des œuvres de guerre italiennes et françaises.

La musique du régiment des Carabiniers royaux Italiens et la musique de la Garde républicaine, qui se sont fait entendre avec brio, au Trocadéro, au Festival des Trois Gardes, joueront, sous la direction de leurs chefs, MM. le chevalier Luigi Gajoli et Guillaume Balay, un programme des mieux choisis.

DIMANCHE 30 AVRIL

La matinée

Opéra. — A 2 heures, *Samson et Dalila*.
Comédie-Française. — A 4 h. 30, *A quoi rêvent les jeunes filles*, le *Barbier de Séville*, *L'Anglais tel qu'on le parle*.
Opéra-Comique. — A 4 h. 30, *Aphrodite*, *la Charmante Rosalie*.
Odéon. — A 2 heures, *la Bonne Mère*, *les Deux Femelles de Saint-Yves*.
Réjane. — A 2 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, *le Pré aux Clercs*.
Même spectacle que le soir : *Antoine*, 2 h. 30 ; *Apollo*, 2 h. ; *Athènes*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 ; *Capucines*, 2 h. 30 ; *Châtelet*, 2 h. ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 2 h. 45 ; *Gymnase*, 2 h. 50 ; *Théâtre Michel*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. ; *Variétés*, 2 h.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaiety-Palace. — A 4 h. 20. (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Ombra-Palace (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *l'Ami des femmes*.
Opéra-Comique. — A 8 h. 15, *la Tosca*.
Odéon. — A 8 heures, *la Vie de bohème*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *l'Homme qui assassina*.
Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*. Dimanche, matinée et soirée.
Apollo. — A 8 h. 15, *Madame Boniface*.
Athènes. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Potash et Perlmutter*.
Capucines (tel. 158-40). — A 8 h. 30, *Ca pousse !* revue : *Mon amie fait du théâtre !* cinq minutes, s.v.p.
Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 30, *les Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *le Contrôleur des wagons-lits*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Alaïs*, *Pêche de jeunesse*, *le Démon* 228 V, etc. (Matinée dim. et mercre.)
Gymnase. — A 8 h. 50, *le Rubicon*.
Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*. Dimanche, matinée et soirée. Mercredi, jeudi, matinée et soirée.
Théâtre Réjane. — A 8 heures, *Zaza*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Algon* (dernière).
Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Cloches de Corneville*.
Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.
Vauvilliers. — A 8 h. 30, *Mariste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-63). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. *L'Œuf de Pâques de 1916* (six tableaux).
Gaiety-Palace. — A 8 h. 30, *Salammbô*, le général Couraud passe en revue le 21^e corps. Loc. 4 r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 4 h. 15, spectacle permanent.
Ombra-Palace. — *Le sous-marin X-33 : le crime de la ville du feu* ; *Vengez-moi, mon gendre*. Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *La liaison traître*, *Le sous-marin X-33*, *la Mégère apprivoisée*, *L'Avocat d'office*.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui dimanche, à 3 heures, mairie du dixième arrondissement, conférence de M. L. Sébert sur : *M. Roche en France, avant la guerre*.
Aujourd'hui dimanche, à 3 heures, 19, rue Blanche, conférence de M. André Chéradame : *Politique étrangère et démocratie*.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— Le duc d'Alba est arrivé à Londres, venant de Madrid.

INFORMATIONS

— S. Exc. M. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, prendra la parole à la grande réception qui aura lieu demain lundi, au palais du lord-maire, à Londres, en l'honneur de Shakespeare. M. Asquith, premier ministre, est inscrit en tête des orateurs qui prendront part à la manifestation de Mansion-House. Les autres orateurs seront, après l'ambassadeur de France, l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Balfour, le duc d'Alba, l'archevêque de Cantorbéry et lord Plymouth, président du comité national.

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union Artistique, ont été admis à titre permanent : le vicomte de Villebois-Mareuil, ancien député, présenté par le comte de Lastie et M. Gabriel du Tillet ; M. J.-P. de Souza-Dantas, consul général du Brésil, déjà temporaire, présenté par M. Olyntho de Magalhães, ministre du Brésil, et M. Edouard Clunet.

MARIAGES

— Mlle Madeleine Roussel, fille de notre éminent confrère le colonel Roussel, et de Mme Roussel, est fiancée au sous-lieutenant Jean Nicolas. Le mariage sera prochainement célébré en l'église Saint-Pierre-du-Grand-Caillois.

— Le mariage de Mlle Divers, fille du colonel Divers, de l'infanterie coloniale, avec M. Jean Arnaud, médecin de 2^e classe de la marine, décoré de la Légion d'honneur, de la croix de guerre et de la médaille des épidémies, vient d'être célébré en l'église Saint-Louis de Rochefort.

NAISSANCES

— Mme Leon Lesbroussart de Beaussart, dont le mari est au front, a mis au monde un garçon qui a reçu le prénom de Joseph.
— Mme Pierre Quesset, femme de l'ingénieur, lieutenant d'artillerie, a donné le jour à un fils appelé Gérard.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De M. Louis Pryor, conseiller général du Cantal, notaire honoraire ;
Du vicomte Decazes, ancien sous-préfet sous le maréchal Mac-Mahon, décédé au château de Villars (Vienne), père du baron Decazes, sous-lieutenant de cuirassiers, et de M. Michel Decazes, sous-lieutenant d'artillerie, tous deux officiers aviateurs au front ;
De Mlle Louise de Grandmaison, décédée à Pontiers, sœur de son M. de Grandmaison, membre correspondant de l'Institut, archiviste honoraire ;
De Mme H. Poulletier, veuve du conseiller à la Cour, mère, belle-mère et grand-mère de M. R. Poulletier, avocat à la Cour ; de M. Louis Demaison, archiviste honoraire de la ville de Reims, correspondant de l'Institut, et du sous-lieutenant André de Bi-gault du Granrut ;
De M. J.-M. Gauthier, décédé à l'âge de cinquante et un ans à Frouard ;
Du comte de Taillepié de Bondy, consul de France à Singapour. Son fils Herold est sur le front de Verdun ;
Du capitaine Jean-Joseph Cohn-Desgenettes, de l'infanterie coloniale, chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 8 avril à Durboult, fils du colonel, commandeur de la Légion d'honneur, décédé. Il avait épousé Mlle Jeanne de L'Omble ;
De M. Oscar Wanschendorf, directeur honoraire des manufactures de l'Etat, officier de la Légion d'honneur, décédé à Nancy à soixante-dix-sept ans ;
De M. Yves de Mont-Louis, fils du juge au tribunal civil de Bourges, et de Mme de Mont-Louis, née Brère, décédé à quinze ans à Bourges ;
De M. Henry Barbier de Montault, commandant de dragons en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, dix-huitième frère de feu M. Barbier de Montault, décédé à Nantes, âgé de soixante-trois ans ;
Du commandant André Sacorin, des chasseurs à pied, mort pour la France le 9 avril, chevalier de la Légion d'honneur ;
Du lieutenant Léon Mouraud, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, mort des suites de blessures reçues au cours d'une rencontre aérienne ;
De Mme Henri Laureyrens de Diépenhède, décédée 5, rue de la Planchette ;
De M. Ernest-Paul-René Tucheran, décédé à Arcachon à quarante-sept ans.

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Football rugby. — Finale de la Coupe de l'Espérance, à 3 heures, au Parc des Princes : Stade Français (Paris) contre Stade Toulousain (Pyrénées).

Cyclisme. — Sortie de 200 kilomètres des Audax cyclistes. Départ à la Porte-Maillot à 4 h. 30.

Circuit de Saint-Cyr (57 kilomètres), organisé par le Vélo Club Parisien. Départ à 2 heures.

L'Union Vélocipédique Parisienne organise une course d'entraînement de 50 kilomètres. Départ à 1 heure, au monument Levasseur, à la Porte-Maillot.

Marche. — Sortie de 55 kilomètres des Audax pedestres. Départ à 7 heures ce matin, à la porte d'Orléans.

Course à pied. — G.A. Société Générale : à 9 heures, recouvrement. De fort jolis prix récompenseront les quatre-vingts athlètes inscrits dans les diverses épreuves : 100, 300, 1.000, 3.000 m., sauts en hauteur et en longueur, 200 m. juniors, et 2.000 m. réservé aux footballeurs.

Cercle des Sports de France : à 9 h. 30, piste de la rue Benoit-Malon, à Gentilly, R.-v. à 9 h. au Metro, porte d'Orléans. Au programme : 300 m., 800 m., 4 km. ; un prix par épreuve. Se présenter avec la carte du C.E.P. C.P. Montrouge : à 9 heures, piste de la rue Benoit-Malon, à Gentilly, R.-v. à 8 h. 45, porte d'Orléans. Au programme : 60, 800, 1.500 m., sauts et poids, un mille relais.

ESCRIME

La Baionnette. — La première poule de cette société aura lieu le dimanche 1^{er} mai, à 2 heures, au lycée Condorcet.

LES SPORTS FEMININS

Academia. — A dater du 1^{er} mai, Academia transfère son siège social, 25, rue Lauriston (Etoile). Les bureaux seront ouverts tous les jours (dimanche excepté), de 9 heures à midi et de 2 à 6 heures. On y renseigne sur tout ce dont s'occupe Academia, société d'éducation physique et sportive de la femme, de la jeune fille et de l'enfant.

Les réunions en plein air recommenceront jeudi prochain, au Stade Brancion.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 22 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Sur les pentes du Mort-Homme, l'ennemi est repoussé de notre première ligne et repoussé du bois des Caurettes.

FRONT ANGLAIS (Afrique orientale). — Succès anglo-boers. Les troupes occupent Umbugwe et Salanga.

FRONT RUSSSE (Caucase). — Les Russes avancent à l'ouest de Trebizonde.

FRONT ITALIEN. — Dans le Haut Cordevole, l'avance italienne continue au-delà de Cima-Lana.

DIMANCHE 23 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Nous enlevons quelques postes d'écoute dans le bois d'Avocourt.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés attaquent avec succès au sud-est de Tleipval. Actions d'artillerie. En Mésopotamie, ils enlèvent deux lignes turques.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés enlèvent un fort retranchement ennemi sur le Carso.

FRONT RUSSSE (Caucase). — Les Russes s'emparent d'un important secteur. (Front occidental). Les Russes s'emparent d'un groupe d'éclaireurs et anéantissent un poste autrichien.

LUNDI 24 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Nous progressons au nord-ouest du bois des Caurettes.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés occupent le Passo della Sella et à la tête de Sexten (Drava). Ils évacuent un petit emplacement au nord de la vallée de Selz.

FRONT RUSSSE (Caucase). — Les tentatives turques sont repoussées dans la région du littoral.

MARDI 25 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Les attaques ennemies sur le Mort-Homme, dans la région d'Avocourt et en Lorraine, sont repoussées. Au nord de l'Alsace, nous enlevons un petit bois.

FRONT ITALIEN. — Actions intenses d'artillerie dans le Haut Cordevole et dans la zone du mont San-Michele.

FRONT RUSSSE. — Les Turcs cessent la lutte dans la région d'Adikala.

MERCREDI 26 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Attaques repoussées. Grande activité de l'artillerie.

FRONT RUSSSE. — Une tentative d'offensive allemande échoue. Une offensive des Turcs est enrayée dans la direction d'Erzindjan (front du Caucase).

JEUDI 27 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Bombardement intense dans la région de Verdun. Sur la rive droite de la Meuse, simulateurs d'attaque et vive action d'artillerie.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés, à la suite d'un combat, occupent le village de Kirovsk, près de Rovno. Ils battent les Turcs au sud de Bilitis.

VENDREDI 28 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — A l'ouest de la Meuse, lutte d'artillerie. A l'est, bombardement.

FRONT BRITANNIQUE (Mésopotamie). — Une tentative de ravitaillement de Kut-el-Amara échoue.

FRONT RUSSSE. — Succès au sud-ouest de Tarnopol, à l'ouest de Dvinsk et dans la région d'Erzeroum.

La Bourse de Paris

DU 28 AVRIL 1916

Aucune modification sensible d'hier à aujourd'hui dans la tenue générale du marché. C'est toujours la fermeté qui domine ; mais, à de rares exceptions près, les cours se représentent non loin de leur niveau précédent.

Nos rentes s'inscrivent, le 3 0/0 à 63, le 5 0/0 à 89, le 3 1/2 0/0 amortissable à 91,25.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure s'améliore à 94,80, de même le Russe 1909 progresse à 78,25.

Aux établissements de crédit, on traite la Banque de France à 4.800, le Comptoir d'Escompte à 720.

Grands Chemins français peu traités. Fermeté des lignes espagnoles, du Nord-Espagne à 434, du Saragosse à 424,50 et des Andalous à 364.

Parmi les cuprifères, on retrouve le Rio à 1.780, Boleo 810. En banque, les valeurs russes ont été quelque peu réalisées.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,27 ; Suisse, 113 1/2 ; Amsterdam, 210 ; Pétersbourg, 133 1/2 ; New-York, 592 1/2 ; Italie, 94 ; Barcelone, 584 1/2.

BOITE BAPTEME DU FILLEUL

Entre tous les souvenirs de guerre, on rangera parmi les plus touchants la boîte « Baptême du filleul » que chaque marraine adresse à son « pottu » pleine de vœux et de priandises sous les dessins d'Abel Truchet ; cette création est signée bien entendu de « A la Marquise de Sévigné », 11, boulevard de la Madeleine.

LA POUDRE LOUIS LEGRAS CALME INSTANTANÉMENT. LES ACCES D'ASTHME : 2 FCS. PHARMACIES.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoy franco 4 échantillons avec Bon-Prime contre 4 fr. 25.



LES SERBES A CORFOU



UN NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS ARRIVANT A CORFOU



SOLDATS SERBES AU REPOS APRES L'EXERCICE



RAVITAILLEMENT SERBE



LA MUSIQUE DES ÉQUIPAGES DE LA FLOTTE

Les effectifs serbes concentrés dans l'île de Corfou continuent à être dirigés par groupes successifs vers les points où ils auront l'honneur et la récompense de venger leur patrie en collaborant au suprême effort fait pour abaisser et réduire la morgue germanique. Dans le plus beau des sites du monde, après leurs épreuves passées, ils envisagent avec sérénité le temps, peut-être prochain, où, revenus sur les champs de bataille, ils feront payer à leurs agresseurs toutes les souffrances que supportèrent leurs compatriotes depuis des mois et des mois.